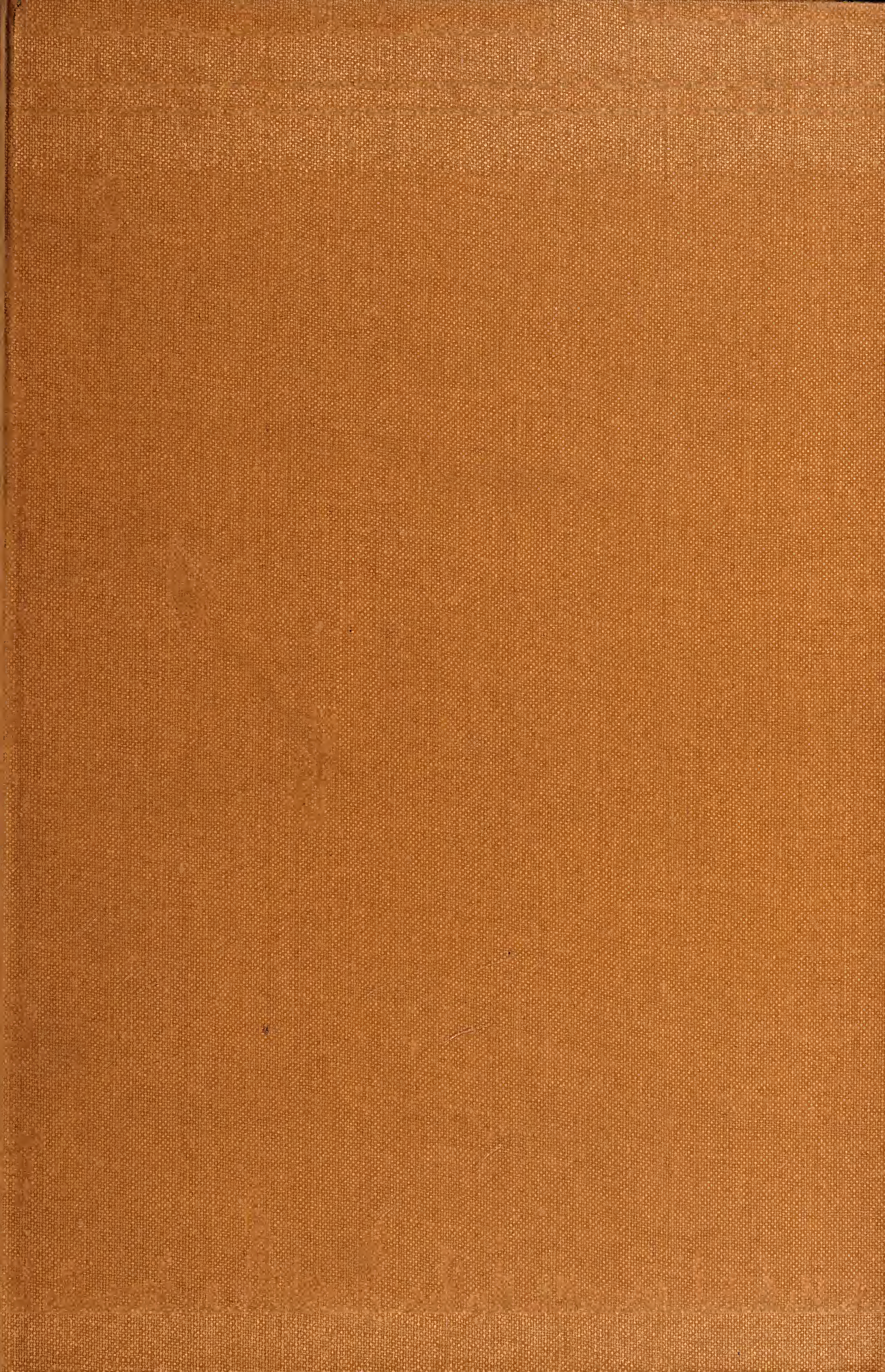
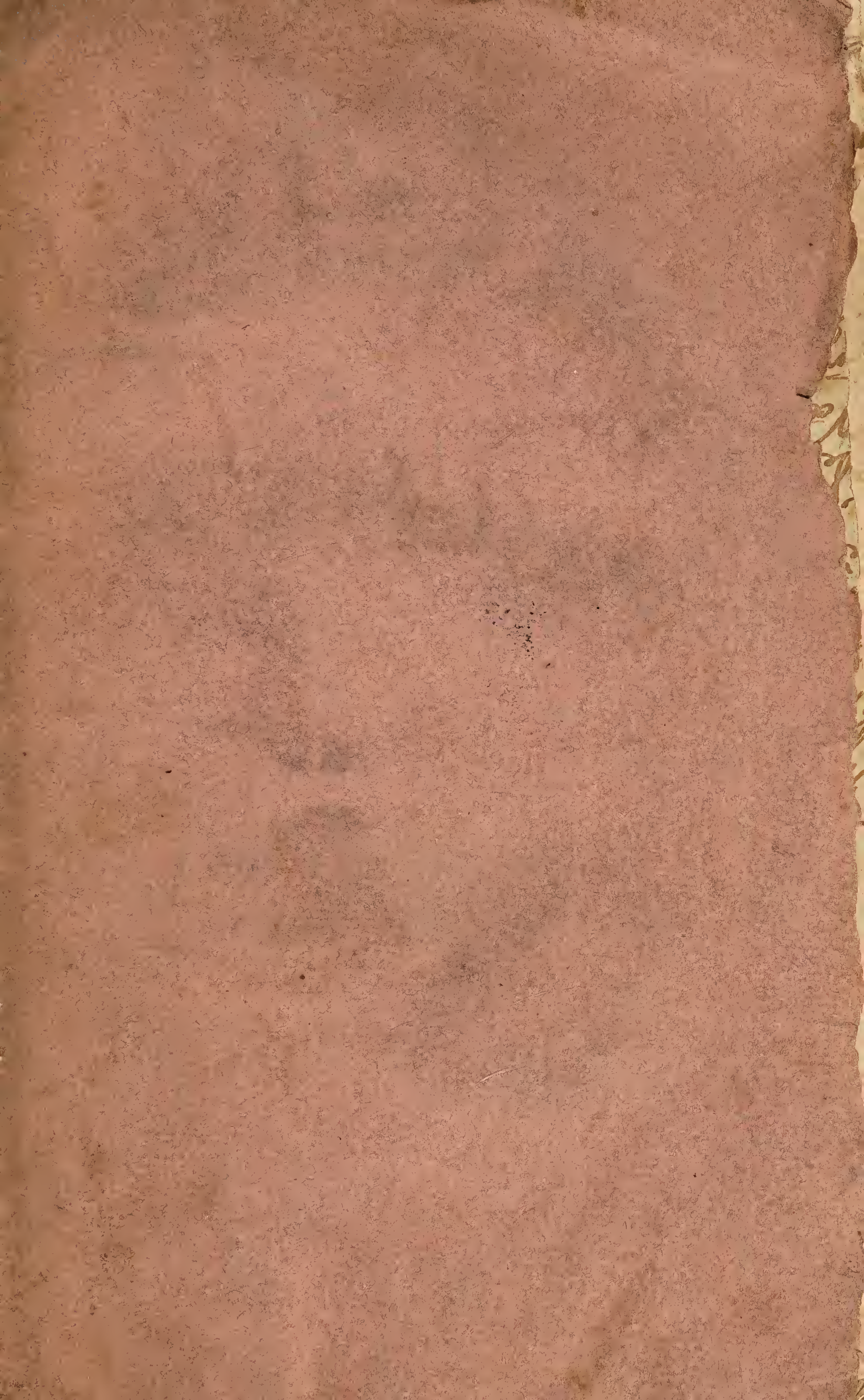


First published 1811.

[c. 1820]

Leaf after t.p. refers to Italian translation of J. P. Frank
12 vols. Florence 1816-25
(Surg Gen II)



...nde = Le second ... les corps ...
...ts sont à couvert contre les chemins exte=
...is que leurs propres forces les chargent
...ent, et enfin les traits = Avicenne a
... que si les personnes grasses se livrent
...t, et à un repos absolu elles terminent
...s cachetiques ou plus souvent encore
...e. Isac a fait aussi la même observat.
...ffet le fils d'un Genois âgé de 12 ans
...lysarques sans raison maigrit en peu
...et aussitôt près il fut pris d'amasar
...uerit exquisé par un traitement metho-

...N de Paris fut polysarque jusque
... 55 ans, et aux premiers accès d'hysterie
... c'était tous les 15 jours, ou 20 jours
...rière dissipa (Lisez mon essai sur l'hy-
...pag 57) — Louyy nous apprend
...entendu qu'il existe une disposition eredi-
...la polysarcie, et plusieurs exemples condui-
...pencer. Edouard Bright était fils de
...replets, et gros. La Dame Cotée morte
... eut un père et un frère polysar-
...père et l'oncle de l'enfant que je que-
...t atteints de la même maladie. J'ai
...Celle neuve de Montpellier village près
...pellier un homme né d'une ...
... et ... moi-même. J'ai ...

TRAITÉ

SUR LA POLYSARCIE.

Carlo Giuseppe

DE L'IMPRIMERIE HÉBRAÏQUE, FRANÇAISE ET DE LANGUES ORIENTALES, DE L. P. SÉTIER, FILS.

TRAITÉ

SUR LA POLYSARCIE,

PAR M. ANGE MACCARY,

NATIF DE CAMPO-ROSSO,

Département des Alpes-Maritimes,

Docteur en Médecine et en Chirurgie, ex-Médecin de l'Hospice de la Cabella, Membre résident de la Société du Cercle médical de Paris, de la Société d'Instruction médicale, Correspondant de la Société d'émulation médicale de la même ville, de la Société de Médecine-pratique de Montpellier, de la Société de Médecine de Marseille, de Médecine et Chirurgie de Parme, de Toulouse, de l'Académie Etrusque de Crotone, des Sciences et Arts d'Alexandrie, des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, des Sociétés d'Histoire Naturelle de Nürnberg, Marburg, et Osterlande.



PARIS.



Estratto dalle note del signor Luigi Morelli di Siena P. P. di Medicina Clinica nell' I. e R. Università di Pisa, ad uso de' suoi scolari, apposte alla traduzione dell' opera del Cel. Professore Pietro Frank del Metodo di curare le malattie. Tom. X. pag. 197. 198.

» Roderigo Ximenes Arcivescovo di Toledo, ed il Padre Mariana Gesuita dicono nella loro Istoria di Spagna, secondo si legge in una memoria eruditissima d'un anonimo Tedesco, e nella bella operetta Francese del Dottore Angelo Maccary sulla Polisarcia (*Traité sur la Polysarcie*), che Sancio il grasso andò a Cordova a far visita ad Abderamo re de' Mori, e che i Medici di questo Principe gli fecero prendere un' erba, la quale dissipò la di lui eccedente pinguedine, ed acquistò quella agilità, che desso Re Sancio aveva nella sua gioventù. Potrebbe darsi, che quest' erba fatta prendere a Sancio dai Medici di Abderamo fosse stata o la *momordica elaterium*, o l'Elleboro, l'Euforbio, o qualche altra pianta molto purgativa, essendo i purganti attivi emacianti, come vuole du Chemin nella sua memoria stampata a Parigi nel 1645. con il titolo. *Ergo obesa corpora catharticis tenuanda*; e può darsi, che imponessero al Re stretta dieta, ed esercizio oltre al purgarsi molto, e spesso. Alcuni si sono persuasi, che questo dimagramento sia stato l'effetto d'un veleno, e confermerebbe l'opinione sull' Euforbio, o sulla Momordica, o sull' Elleboro, che in sostanza sono piante venefiche, ma a dir vero tali autori hanno commesso un anacronismo, come bene riflette il sopra lodato Maccary. Pretendono quelli scrittori, che il rimedio dato a Sancio lo dimagrasse totalmente, e lo facesse morire, come fanno per esempio il sublimato corrosivo, l'arsenico, ed altri sì fatti veleni, amministrati in dosi limitate, ma capaci di nuocere; pure inerendo all' istoria genuina leggiamo, che Sancio dimagrò difatto usando dell' erba fattagli prendere dai Medici di Abderamo, che varj anni dopo a questo suo dimagramento fu fatto avvelenare da Consalvo Fernandez di Castiglia, e che ne morì a capo di tre giorni. Questi fatti si trovano nella citata memoria del Dottore Maccary pubblicata nel 1811. in ottavo di pag. 188, e per quanto è stato possibile, gli abbiamo riscontrati negli Istorici, che abbiamo potuto consultare, e nell' opere mediche, che trattano della Polisarcia, obesità, o Corpulenza. «

» È indubitato, che gli obesi non ponno essere veduti di buon occhio nelle società, che han d'uopo di persone agili, ed attive. I belligeranti non potevano, e non ponno far conto di questi individui, perchè utili pochissimo ai regni, alle repubbliche. Per tali motivi infatti i Greci, gli Spartani, i Romani vedevano di mal occhio gli obesi, come avvedutamente ce n'istruisce nel trattato, che noi comentiamo, il dottissimo nostro Autore. «

AVERTISSEMENT.

Le Mémoire que le Docteur MACCARY a l'honneur de faire paraître, a été lu à la Société d'Émulation médicale de Paris, dans le mois d'août. Le rapport assez avantageux qu'en a fait sa Commission (1), détermina la Société à le faire imprimer dans son volume de 1811. Quelque temps après cette délibération, l'Auteur ayant reçu plusieurs manuscrits laissés en Italie, et ayant puisé beaucoup d'exemples de Polysarcie dans divers Auteurs; le Docteur Bourdet ayant bien voulu aussi lui faire part d'une observation intéressante, il devint indispensable de donner une nouvelle forme à son Mémoire, et de l'augmenter considérablement. Comme l'Ouvrage du

(1) Voyez le Bulletin des Sciences Médicales, Ve. année, N°. XLII, tom. VII, mars 1811, page 171.

Docteur Maccary remplirait le volume de la Société, l'Auteur, toujours reconnaissant de la bonté que la Société a manifesté en faveur de son Mémoire, a jugé convenable de le faire imprimer séparément pour lui donner de suite la publicité que mérite un Ouvrage, dont le but est de soulager l'humanité.

A MONSIEUR

EMILE BUSSETTI BURONZO,
SIGNORIS,

BARON DE L'EMPIRE, Maire-Adjoint de la ville de Tortone, Membre du Collège Electoral du Département de Gênes.

MONSIEUR LE BARON,

Il est rare de trouver unis aux connaissances les plus distinguées, les moyens d'encourager ceux qui cherchent à les acquérir. Vous possédez cet avantage, et vous ne vous êtes pas contenté de cultiver avec succès les diverses branches de la physique et de l'économie politique, mais vous avez bien voulu protéger

l'ouvrage qui, sans vos bienfaits, n'aurait pû paraître que beaucoup plus tard.

Je m'estime trop heureux, MONSIEUR, *de pouvoir vous en faire hommage, comme au Savant capable de juger mon travail, et pour vous témoigner publiquement toute ma reconnaissance.*

J'ai l'honneur d'être,

Avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

MACCARY,

Docteur en Médecine.

Paris, ce 30 mars 1811.

TRAITÉ
SUR LA POLYSARCIE,

Corpulentia *des Latins.*

L'EMBONPOINT qui, dans l'état naturel et dans un degré médiocre, est un des indices de la santé et contribue à l'ornement du corps, devient quelquefois une véritable maladie, soit par l'augmentation excessive de la sécrétion de la graisse dans le tissu cellulaire, et la pression qui en résulte sur divers organes, soit par une altération particulière que subit cette matière lorsqu'elle se trouve accumulée dans une partie, ou dans toute l'économie, en plus grande quantité qu'à l'ordinaire.

On désigne ordinairement sous le nom impropre de *Polysarcie* cet embonpoint excessif et morbifique.

On le reconnaît facilement à l'intumes-

cence des parties extérieures qui, en perdant leurs formes, conservent cependant leur chaleur et leur élasticité naturelles.

Le développement de cette maladie est souvent précédé par un appétit insolite, qui quelquefois va jusqu'à la voracité, et par un état de force musculaire extraordinaire (1). Bientôt les apophyses des os disparaissent, la forme des muscles se perd; tout le corps prend une certaine rondeur, et la superficie de la peau un poli qui ressemble à un vernis. La figure de ces malades est le plus souvent colorée, leur pouls est grand et tendu; leur respiration, difficile dans l'état de repos, devient d'autant plus pénible, que le malade exécute des mouvemens, ou qu'il essaye de monter.

La respiration, dans quelques-uns de ceux qui sont atteints de la maladie en question, est sifflante, et les pulsations du cœur, qu'on entend à une certaine distance ne peuvent

(1) On pourrait rapporter ici le texte de Sénèque, Liv. 2 de la Rep. « Tous ceux, dit-il, qui ont acquis le dernier degré de force, doivent avoir une fin funeste, semblable à la flamme qui, prête à s'éteindre, brûle avec plus d'éclat ».

être senties par la main appliquée sur la poitrine. Fernel rapporte qu'un magistrat de Chartres, âgé de 34 ans, gras et plétorique, éprouvait lorsqu'il était renversé sur son lit, une sorte de sifflement et comme de pulsation qui n'avait aucun siège particulier, mais semblait répandue dans tout le corps, de manière cependant qu'on ne pouvait la distinguer par le toucher. Le malade et les assistans même l'entendaient néanmoins distinctement en prêtant l'oreille avec attention. Quoique cette incommodité ne fût accompagnée, ni de douleur, ni d'aucun autre symptôme grave, cependant le malade ne pouvait se défendre de la crainte d'une mort subite. (*Voyez* Fernel, *Concil.* XVIII).

Walther, outre les symptômes indiqués, a remarqué chez quelques polysarques un bourdonnement dans les oreilles, des vertiges et de vives douleurs à la tête et à la nuque avec une voix sonore, une toux sèche et pénible. J'ai encore observé chez quelques-uns de ces malades, des douleurs aiguës en diverses parties, qui alternaient avec des démangeaisons à la peau, leurs jambes

étaient souvent œdémateuses ou couvertes de taches semblables à des échymoses.

Dans la plupart des polysarques, les facultés intellectuelles sont libres, les mouvemens des muscles lents; ensorte que sur un grand nombre que j'ai connu dans mes voyages en Italie, dans le midi de la France, et dans quelques pays du nord, je n'en ai rencontré que deux qui fussent doués d'une grande agilité; c'étaient un homme de Pavie et son epouse; ils dansaient avec beaucoup de grace et de souplesse. Le docteur Coe rapporte un cas semblable. Bright Edouard, épicier à Malden, avait un embonpoint extraordinaire, et cependant était très-agile : il montait lestement à cheval, et courait même à pied; et les mouvemens musculaires ne s'affaiblirent que trois ans avant sa mort. Christophe Fuscovere, au rapport de Platerus, (Liv. 3, pag. 534), était tellement gros et gras qu'il dépassait de beaucoup le volume ordinaire des Hollandais. S'étant rendu aux bains minéraux de la Suisse, il étonna par sa grosseur tous les spectateurs qui le virent se mettre au bain : Platerus avouait lui-même n'en avoir pas connu d'aussi énorme. Son

corps était si gras, que ses mamelles excédaient en grosseur celles des femmes nourrices les plus grandes et les plus grasses. Malgré tout cela, il se promenait, était agile; il dansait aisément. Il eut d'une femme belle et honnête, mais maigre, des enfans de l'un et de l'autre sexe. Cissierius (obs. 31), rapporte un exemple tiré de Strada, dont le sujet était aussi agile que celui-ci. Les facultés de l'esprit sont aussi ordinairement diminuées que celles du corps, par la Polysarcie. Le professeur Raggi, de Pavie, a connu des polysarques qui, dans le dernier degré de la maladie, conservaient la plus grande finesse d'esprit, quoiqu'ils gardassent la bouche ouverte et les yeux fermés (1). Toutefois on a des exem-

(1) L'observation de Galien, (2 Temp. 40) qui atteste que quelques polysarques sont doués de grands talens, tandis que d'autres en sont absolument dénués, fit croire qu'il y avait deux espèces de graisse, l'une *modérée*, l'autre *immodérée*. La première était regardée comme naturelle, l'autre comme morbide. La naturelle existait, disait-on, chez ceux qui étaient gras par leur constitution, et elle n'ôtait rien à leur intelligence. La morbide était propre aux personnes voraces, et leur esprit en était accablé, et par suite

ples qui attestent que plusieurs de ces malades ont été insensibles aux stimulans les plus forts, et ont enfin perdu jusqu'au souvenir d'eux-mêmes. Un seigneur que j'avais connu long-temps, devint stupide et insensible aux besoins naturels; il rendait involontairement l'urine et les excrémens, et n'éprouvait jamais le sentiment de la faim. On sait que Denis le tyran, pris de cette maladie,

très borné. Les Lacédémoniens ignorant combien Platon (D. Basilio *de Legend*, *antiquorum lib. inscripto*) était gras, quoique avec cela d'un esprit supérieur à tous les autres Athéniens, non seulement eurent un grand mépris pour les personnes graves, trop corpulentes, mais même ils les privèrent de presque toutes les charges de l'état, lorsqu'ils étaient sûrs que leur embonpoint dépendait d'une grande voracité; ils croyaient que ces personnes devaient être privées d'intelligence et de mémoire, et par leur inertie incapables de vaquer à leurs affaires. Mais les observations postérieures ayant généralement démontré que des polysarques très-voraces étaient cependant doués d'une imagination ardente, m'ont fait penser que l'opinion de Galien était gratuite, et celle des Lacédémoniens plus capricieuse que juste. Parmi les modernes, on trouve au nombre des hommes les plus célèbres de l'Angleterre, Samuel Johnson, Charles-James, Fox, David Hum, qui tous étaient polysarques.

devint aussi tellement stupide, que pour le réveiller de sa profonde léthargie, il fallait le piquer avec une aiguille, au rapport d'Elian, (liv. 9). On lit dans Faloppe qu'un homme perdit le sentiment du tact par une graisse trop abondante, à cause de la compression qu'elle exerçait sur les nerfs. Pline (liv. 2, Hist. Natur. chap. 37), nous a appris avant ces auteurs, que les animaux très-gras sont privés du sentiment, et qu'ils peuvent être impunément piqués; en effet, les cochons polysarques supportent sans douleur les morsures des rats qui mangent leur lard. J'ai connu un notaire attaqué de Polysarcie, qui était insensible à l'impression que faisaient les abeilles et les mouches sur son corps; il avait un air d'imbécillité, qui était augmenté par une demi-ouverture de la bouche : cependant, il conservait un bon appétit, et une excellente mémoire.

Division des différens degrés de la Polysarcie.

Sauvages, Cullen et Sagar ont rangé mal à propos la Polysarcie dans la classe des cachexies. Linné, assez judicieusement, l'a mis dans la classe *difforme*, et Vogel des *difformités*. Selon le professeur Baumes, (Fondemens de la science méthodique des maladies, tome 3, page 294), toutes les maladies, soit vives, soit lentes ou en d'autres termes aiguës et chroniques, qui paraissent liées avec l'abondance et la dépravation de la graisse et de la bile, appartiennent évidemment à la classe troisième des *hydrogenèses*).

Weikard (Manuel de médecine, vol. 1°, pag. 281), rapporte la Polysarcie à la plus faible espèce des maladies stheniques. Je pense que l'obésité universelle peut être rangée dans la classe des difformités, accompagnées par une diathèse plus ou moins sthénique, selon le différent degré de la ma-

ladie. La locale peut être souvent dans un degré peu avancé, considérée comme accompagnée d'une diathèse asthénique.

Selon Cullen (des Intumescences adipenses), l'excès d'embonpoint, ou l'obésité prend différens degrés, selon les personnes; souvent il est considérable sans être regardé comme une maladie. Cependant il y a un certain degré qu'on doit regarder comme morbifique; par exemple, quand par la difficulté de la respiration il rend les personnes incommodes à elles-mêmes, et par leur inaptitude à l'exercice du corps, les rend incapables de remplir les devoirs de la vie à l'égard des autres. Galien (*de differ. sympt. cap.* 2e.), considère l'obésité, tantôt comme symptôme, tantôt comme maladie. Comme symptôme, il ne fait que grossir et détruire la beauté du corps: comme maladie, il veut qu'en outre les facultés de l'ame en soient lésées. Le professeur Claudino Bolognèse, (dans son *Emperica Ratione*, pag. 20), distingue l'obésité en *naturelle*, et en *acquise.* Il se dispense de parler de la première, parce qu'il la regarde comme incurable, et si par hasard elle cesse, cette guérison est

suivie de plus graves maladies. Molinetus ne reconnut que deux espèces d'obésité, la *radicale* et la *secondaire*.

Le professeur Baumes (Fond. de la science méthod. v. 3, page 464), divise l'obésité, en générale et locale. L'obésité générale forme la première espèce, et la locale la seconde. Si l'amas de graisse est plus ou moins considérable dans la poitrine, il range la première dans la sous-espèce; si il se forme dans le bas-ventre, il le classe dans la deuxième sous-espèce. La stéatite, ou intumescence abdominale occasionnée par un amas de graisse dans l'épiploon, appartient à cette dernière. Le stéatome, tumeur enkystie, indolente, sans changement de couleur à la peau, et renfermant une matière sebacée, est placée dans la troisième sous-espèce. L'ostéostéatome, tumeur plus dure que le stéatome affectant un os, qui se trouve détruit, et au lieu duquel on voit une matière graisseuse mêlée aux parties de l'os détruit, forme la quatrième sous-espèce. Lorry, Ruisch, Mead, ont rangé seulement les stéatomes dans les variétés de la Polysarcie locale.

Je divise la Polysarcie en *légère* et *grave*, *universelle* et *locale*. Je regarde comme légère celle dans laquelle il ne se fait qu'une médiocre secrétion de graisse dans le tissu cellulaire cutané, de manière à ne point rendre trop difficile la respiration, lorsque les mouvemens musculaires s'exécutent avec une certaine aisance, et que l'appétit n'est pas vorace. Je regarde comme grave celle qui est accompagnée d'une respiration courte et difficile, d'asthme, d'une grande obésité du bas-ventre, de fréquentes lipothymies, de grande difficulté à se mouvoir et de sueurs provoquées au moindre exercice. Dans cet état, toute position devient fatiguante ; les malades sont oppressés, ils souffrent des palpitations de cœur, et ressentent un poids, quelque soit la légéreté de leurs vêtemens. J'appelle Locale celle où la secrétion de la graisse se borne à quelques parties, comme au péricarde, au mediatin, au mezo rectum, mesocolom, aux mamelles, aux ovaires ou à d'autres parties.

Je vais rapporter successivement plusieurs observations de Polysarcie locale et générale.

Je dois la suivante à l'obligeance de M. le docteur Bourdet, membre de la Société médicale d'émulation.

François Boisgontier, âgé de trente-six ans, natif de Paris, garçon marchand de vin, portant, depuis dix ans, plusieurs tumeurs à diverses parties du corps, éprouva dans la nuit du 25 au 26 ventôse an 8, et à la suite d'un exercice violent, une extrême difficulté de respirer, qui fut suivie de perte de connaissance. Le malade ne fut conduit à l'Hôtel-Dieu que six heures après l'apparition des accidens; alors le pouls était petit, irrégulier et intermittent, la figure rouge, les yeux étincelans, l'usage de la parole suspendu et la respiration laborieuse; la tête était fortement portée en arrière par deux tumeurs sphéroïdes qui occupaient les parties antérieures et latérales du cou. Ces deux tumeurs, d'un volume et d'une consistance très-considérables, étaient contiguës à une troisième tumeur qui occupait la partie postérieure de la région cervicale; d'autres, de forme ovoïde, moins volumineuses et moins dures que les premières, recouvraient les deltoïdes. Les parties latérales de la ré-

gion thorachique offraient, tant par leurs formes arrondies que par leur fermeté et leur blancheur, l'image de la plus belle gorge. Les régions ombilicales et hypogastriques étaient, dans toute l'étendue de leurs divisions, occupées par une tumeur oblongue, volumineuse, dure, inégale et déprimée dans toute sa longueur par la ligne blanche. Les autres parties du corps ne présentaient rien de particulier. Le malade mourut dans la soirée du 26 ventôse an 8, vingt-trois heures après l'invasion des accidens, et seize heures après son entrée à l'hospice.

A l'ouverture du cadavre, on reconnut que les tumeurs étaient formées par de la graisse blanche et solide comme du suif. Aucune poche membraneuse n'isolait ces masses graisseuses des autres parties du corps; les organes contenues dans les cavités cérébrale, thoracique et abdominale, étaient fortement injectées.

Fabrice de Hildan rapporte un cas dans lequel le tube intestinal était affecté de Polysarcie locale; (ob. 47, p. 321, art. IV.) Une femme, âgée d'environ cinquante ans, fut, pendant plusieurs années, tourmentée par

une douleur dont le siège était vers la région de l'estomac. Après avoir tenté en vain tous les remèdes que purent lui prescrire les médecins et les empiriques, un jour, pendant un accès de douleurs affreux, au milieu des tourmens, elle rendit par les selles, plus de trois livres de graisse très-blanche et enfermée dans les cellules. Les douleurs cessèrent après cette évacuation ; la sortie de ces paquets graisseux ne fut pas accompagnée de matières fécales, et loin de se corrompre, elle s'est conservée plusieurs années. D'après ce rapport, je pense que le siège de cette secrétion de la graisse était dans le colon transverse.

« Mollerat de Souchey, (Journal de Med. de l'année 1777, vol. 48, pag. 114) nous donne l'histoire d'un homme qui, après avoir souffert des hémorragies du nez, qu'il éprouva depuis l'âge de 14 ans jusqu'à 19, ressentit à l'âge de 45 ans, au mois de mars 1773, des pesanteurs, des embarras, des étourdissemens assez fréquens, auxquels succédèrent des déjections glaireuses mêlées de sang et accompagnées de légères douleurs, qu'il sentait à la région lombaire. Cet état

dura trois ou quatre mois en augmentant par gradation.

« Le calme semblait être rétabli lorsqu'il lui survint à la gorge une douleur inflammatoire, accompagnée pendant quinze jours de maux d'estomac. Ces accidens appaisés, le malade prit un minoratif; trois jours après il rendit par les selles, dans l'espace d'une demi-journée, sept à huit pallettes de sang en partie coagulé; de temps à autre il en rendit encore, mais en plus petite quantité. A cette époque, il fut saigné; bientôt après il ressentit des douleurs et un gonflement intérieur à l'anus : il recevait alors difficilement des lavemens. Il eut encore plusieurs hémorragies qui furent suivies quelques jours après par un flux de glaires purulentes; enfin, au milieu d'une hémorragie assez considérable, il sortit une masse graisseuse ronde et de la grosseur d'un œuf de poule, qui après avoir été lavée, devint blanche; en l'ouvrant on ne trouva qu'une masse assez ferme, qui paraissait seulement formée de différentes portions très-exactement unies entre elles. Le lendemain il sortit par la même voie une enveloppe percée à une

de ses extrémités; le surlendemain il sortit une concrétion graisseuse de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui semblait être une portion de la première : le malade éprouva plusieurs tiraillemens à la région épigastrique du côté du foie. Après avoir souffert plusieurs symptômes morbides, et que le lecteur pourra voir plus en détail en lisant l'excellent Mémoire de l'auteur que je viens de citer, le 25 août à l'aide d'un drastique, le malade rendit une masse livide sanguinolente de la même nature, et à-peu-près de la même grosseur que la première. Il se formait des masses graisseuses dans le rectum; sans cesse il fallait recourir aux purgatifs pour les expulser. Quatre de ces corps graisseux qui se montrèrent en différens temps dans le cours d'un an, avaient une adhérence si forte au rectum, qu'on fut obligé d'en faire la ligature. Il était impossible de parvenir à détacher des masses graisseuses qui étaient placées trop avant; l'accroissement qu'elles prirent de jour en jour forma un obstacle insurmontable aux excrémens : il maigrit peu à peu, et après avoir éprouvé plusieurs douleurs vives, le

20 de décembre 1775, il mourut : sa maladie avait duré deux ans et demi.

» A l'ouverture du cadavre, on trouva le canal intestinal parsemé de plusieurs masses de différentes grosseurs, toutes contenues dans un sac adhérent aux intestins, quelques-unes en remplissaient entièrement le diamètre ; le foie était tellement chargé de semblables corps graisseux adhérens à sa superficie, qu'il pesait près de quinze livres. La rate et les autres viscères du bas-ventre et de la poitrine n'offraient rien de remarquable ».

Lorry rapporte d'après Boerrhaave, qu'on trouve très - souvent des tumeurs graisseuses dans le corps des poulmons et dans le foie, dont la masse était écartée par cette pelotte graisseuse, suivant l'observation du docteur Mead, lequel en a aussi trouvé sur le foie. M. Dardonville rapporte les observations du professeur Portal (oberv. sur la nature et le traitement de plusieurs maladies) sur des Polysarcies locales, qui se terminèrent par la mort. « La première est celle d'une femme, qui avait au ventre une tumeur qui faisait saillie principalement à l'ombilic. Des vomissemens survinrent, et furent

si continus, que la malade en périt. A l'ouverture du cadavre, on trouva un amas considérable de graisse dans l'épiploon et autour du pylore (1). La seconde concerne un enfant dont la mort fut aussi précédée de vomissemens opiniâtres. L'ouverture faite, l'épiploon avait un tel volume qu'il remplissait toute la cavité de l'abdomen ».

Bartholin eut occasion d'observer des masses de graisse au cœur et des morceaux de graisse longs comme des vers lombricaux pendans à sa base. Spigel, Riolan et Jensens ont remarqué le cœur renfermé dans une bourse de graisse assez épaisse, qui rendait ses mouvemens presqu'imperceptibles. Les éphémérides des curieux de la nature, portent l'Histoire d'un homme âgé de 50 ans, d'ailleurs sain, mais qui, depuis quelques années, était fatigué d'une grande difficulté de respirer qui s'augmentait par le

(1) On peut considérer comme locale l'obésité pyrosique, (corpulence remarquable, précédée et accompagnée d'aigreurs douloureuses dans l'estomac.) Le professeur Baumes en cite un exemple tiré de Blom. *Nova acta natur curiosor. Tom.* VIII. *Nuremb.* 1791, *art.* 50.

plus léger mouvement de son corps; il mourut suffoqué. L'ouverture du cadavre présenta le médiastin et le pericarde rempli d'une grande quantité de graisse, de manière que les poulmons furent attachés aux côtes, et sa respiration devint impossible.

Les ovaires ont eté quelquefois atteints de la Polysarcie locale, qui a rendu stérile la femme qui était attaquée de cette maladie. B. Nabot (*De Sterilitate mulierum*, § XI) dit avoir observé un ovaire tout plein de substance graisseuse qui fut ensuite démontrée à ses élèves par B. Schacher. M. Matthew Baillie, (Extrait des Philos. trans., vol. LXXIX, première partie, page 71; et Journal de médecine, vol. 91, page 291) a trouvé dans le cadavre d'une jeune fille de douze à treize ans, l'ovaire droit changé en une substance dure au toucher, et de la forme d'un gros œuf de poule. En ouvrant cette masse, je vis, dit-il, qu'elle était d'une consistance graisseuse, mêlée de cheveux et de concrétions osseuses. Sa couleur était d'un blanc jaunâtre, mais plus jaune dans certains endroits que dans d'autres. Approchée du feu, elle devint plus tendre et abreuva le papier

sur lequel on l'avait étendue, ensorte que ce papier brûla ensuite à la chandelle avec un bruit semblable à celui que produit le papier huilé. La matière de cette concrétion était presque liquide et formée de morceaux petits et séparés les uns des autres, qui n'avaient pas entre eux la même connexion qu'a d'ordinaire la substance adipeuse dans le corps humain.

Lorry assure que dans l'âge le plus avancé, il se forme des tumeurs graisseuses. Il dit en avoir vu de fort gênantes, mais qui n'étaient pas douloureuses, et qui s'étaient formées aux genoux. J'ai observé plusieurs de ces tumeurs graisseuses au genou de la femme d'un notaire, qui se mettait rarement à genoux; elles étaient survenues à la suite d'une chûte qu'elle avait faite sur cette partie. La malade ayant refusé l'opération proposée par un chirurgien, fit usage, par mon conseil, d'onctions locales d'onguent mercuriel pendant plusieurs mois. Ce moyen lui rendit la facilité des mouvemens de sa jambe.

Les extrémités sont aussi saisies de la Polysarcie locale, et Lorry parle d'une jeune et belle demoiselle qui avait une tumeur

énorme au pied, et une autre petite à la main. Ces masses s'augmentaient avec son embonpoint et lorsqu'elle se livrait au repos. L'usage intérieur et extérieur des savonneux et surtout ses compressions artificielles les ont beaucoup diminuées.

Lorry, à la suite de divers accidens nerveux, (Mémoire de la Société Roy. de méd., ann. 1779, pag. 97 et suiv.) reconnut chez une dame de 60 ans une masse pâteuse qui occupait la région ombilicale vers la partie droite, et qui s'étendait jusqu'à la région hypogastrique. Les accidens qu'elle éprouvait variaient tous les jours. Le seul constant était un flux d'urine perpétuel de cinq à six pintes (1) dans la journée et autant dans la nuit. Elle était constipée. L'auteur cité la purgea avec deux onces de manne, et avec ce seul secours il obtint l'évacuation d'une quantité énorme de pelotons verdatres de graisse coagulés.

Lorry a remarqué une fois que le mésen-

(1) Peut-être chez cette femme l'hysterie sthénique se terminait par la polysarcie locale, ou ces deux maladies marchaient-elles ensemble.

tère contenait, dans différens endroits, quelques pelotes de graisse; cette femme mourut à l'âge de soixante-quinze ans.

En disséquant une femme en 1807, dans la salle des préparations de Pavie, j'ai trouvé sur les grands muscles pectoraux sept pelotes de graisse, de la grosseur d'une noix, lesquelles mises sur le feu brûlèrent comme la graisse la plus pure.

On ne saurait expliquer comment tout le tissu cellulaire d'une personne peut se priver de toute la graisse qu'il possédait, pour se rassembler dans un seul endroit du corps humain, comme si elle y était attirée par une loi d'affinité. M. Littre (Mém. de l'Academ. des Sciences, ann. 1704), nous a laissé une observation de cette nature; elle est d'autant remarquable que, dans la femme qui en fait le sujet, la graisse dont le tissu cellulaire se dépouillait était accumulée dans une tumeur particulière, aux dépens du reste du corps qui maigrit de manière à ressembler à un squelette : quelquefois cela arrive sans que le reste du corps maigrisse; tel est le cas du marquis de Saint-Aubans, que Boerrhaave nous a décrit avec exactitude. C'est peut-être

la seule observation de Polysarcie universelle et locale, dans le même sujet.

Bien difficilement on arrivera à concevoir comment des parties musculaires se sont changées en graisse. MM. les docteurs Martin aîné et jeune, (Actes de la Société de Médecine de Lyon; (vol. 1, pag. 384), donnent des histoires de muscles changés en graisse.

Les grandes lèvres du pudendum sont quelquefois sujettes à des tumeurs graisseuses, moins fermes que la graisse qu'on trouve entassée en d'autres parties. Chambon dit (Mal. des filles) que cette substance graisseuse ressemble beaucoup à une graisse décomposée, qui s'écrase sous les doigts, et qui a quelque chose de pulvérulent : je crois qu'elle est plus riche en carbone, comme Crell a eu occasion de le vérifier. L'auteur cité rapporte que Camérarius ayant guéri une dame par l'extirpation d'une tumeur d'un poids de dix-huit livres, suspendue à une des grandes lèvres du pudendum, il trouva la tumeur pleine de graisse et de noyaux glanduleux, comme il les appelle ; mais ces tumeurs bien examinées n'étaient que les cellules du tissu cellulaire distendues par une graisse durcie. Cette ma-

ladie, dit Chambon, n'est pas rare parmi les femmes scrophuleuses : il en a observé deux exemples lui-même.

Les épaules et le dos sont des parties qu'on voit très-souvent être le siège de tumeurs pleines de graisse, ou fluide ou épaisse. Pamphilius, (Anat. du corps humain, tom. 2, chap. 2), les rapporte à la classe des tumeurs tenant à une Polysarcie locale; ayant observé sur le dos de deux femmes des tumeurs d'une grosseur énorme, remplie d'une graisse fluide, il remarqua qu'il était de toute nécessité de donner une nouvelle dénomination à cette espèce de tumeur qu'il convenait de séparer des autres espèces jusqu'alors connues. Boerrhaave assure avoir vu une femme qui portait sur le dos une tumeur du poids de huit livres, remplie d'une matière semblable à l'huile. Ruisch rapporte avoir vu une tumeur de même nature. Blasius (*Pars prima observ. med. rar.* 3°.), fait mention d'une excroissance adipeuse, observée entre les épaules, et entièrement formée par l'accumulation d'une graisse fluide. Schrokius a vu sur une des épaules d'une femme une tumeur volumineuse d'une substance semblable à la

graisse. J. Camerarius (*Histor. pedum tumidorum*, (Morgagni, vol. 3, pag. 33); (le Commerce littéraire de l'année 1740,) heb. 1ª, n°. 4; (Elias Camerarius, observ. 41); (J. Grégoire Hoyerus, *ephem. natur. curios. Decad.* 3ª. ann. 7 et 8, observat. 183), font mention de plusieurs exemples de tumeurs remplies de véritable graisse. Morgagni croit que ces excroissances adipeuses, d'après la dissection qu'il en a faite ont leur siège dans le tissu cellulaire, et que, par la dilatation des cellules de ce tissu, occasionnée par une plus ou moins grande quantité de graisse, il en résulte la formation des enveloppes extérieures, ou le kiste de ces tumeurs. Pechilien (*Lib.* 3, pag. 46, Bartholin, H. A. C. 1°. pag. 23, et Valther) rapportent à la classe de l'obésité locale les athéromes, les stéatomes, les champignons et toutes les autres maladies qui contiennent une portion de substance graisseuse.

Les anciens médecins ont également observé de grands amas de graisse dans le pericarde, ou à la base du cœur, dans le mediastin, et dans les plis de l'epiploon chez les personnes fatiguées de dyspnée, de syncope,

et mortes ensuite subitement. Pour moi, qui n'ai fait l'ouverture que de peu de cadavres, j'en conserve un exemple. On sentait chez un homme maigre, de forts battemens à l'ombilic : je soupçonnai que c'était une anevrisme de l'aorte discendante. Le malade mourut d'une mort subite ; l'ouverture du sujet me montra le cœur renfermé comme dans une bourse formée par le diafragme, et descendu jusqu'à l'ombilic. Le médiastin et l'espace occupé par le cœur étaient pleins d'une graisse qui, si elle eût été pesée, eût excédée le poids de quatre livres. Le péritoine a donné quelquefois lieu à la Polysarcie de cette partie. Par la suppression des lochies, j'ai vu survenir la Polysarcie de l'épiploon. D'après une semblable cause, je l'observai dans une cuisse et la jambe correspondante, qui égalait à-peu-près la grosseur du corps de la malade : cependant elle mouvait cette extrémité avec autant de facilité que l'autre. L'augmentation considérable des seins chez certains peuples (1) peut aussi

(1) Les Egyptiens, et surtout leurs femmes nous fournissent de fréquens exemples de la grosseur, et de la dureté des seins remplis en plus grande partie

être regardée comme Polysarcie locale. Chambon, (Mal. des filles, pag. 1, vol. 1) nous avertit que le tissu cellulaire des femmes est plus gorgé de liquide; il paraît plus abondant dans les parties qui contiennent de grands amas de graisse; de manière, selon lui, que les cuisses, les reins, le visage, l'abdomen sont les parties les plus sujettes à la Polysarcie locale.

J'observe également, d'après l'ensemble des histoires citées dans ce mémoire, que les femmes y sont les plus exposées.

de graisse, ce qu'on peut considérer comme une Polysarcie locale. De toutes les femmes européennes, celles du Portugal sont celles dont la gorge a plus de volume, et les espagnoles sont celles qui en ont le moins, à raison des buscs dont elles font usage, et qui en empêchent le développement.

Des incommodités produites par la Polysarcie et des parties qui en sont atteintes de préférence.

La graisse déposée dans le péricarde comprimant les parois du cœur diminuant leur volume, empêche l'organe de se contracter facilement et le malade meurt suffoqué. Le même effet a lieu si la graisse est abondamment déposée dans le médiastin, ou à la base du cœur, parce que les fonctions de cet organe et des poulmons se trouvent alors également gênées. Avicenne (*Tract.* 4, *cap.* 5) dit que la surabondance de graisse rend le corps inhabile au mouvement, que pendant l'exercice modique elle rétrécit le diamètre des veines, empêche la respiration, et que souvent on meurt alors suffoqué. Hippocrate nous apprend que l'embonpoint est dangereux aux lutteurs, lorsqu'il est parvenu au plus haut degré. Au rapport d'Ettmuller, la corpulence empêche non-seulement les mouvemens, mais elle produit encore plusieurs autres maladies. Philope-

menes, ce fameux capitaine grec méprisait les hommes gras et replets, et leur reprochait que plus ils étaient corpulens, plus ils étaient exposés à perdre la vie, parce qu'ils avaient plus de difficulté à se défendre. Pythagore voyant un homme gras, qui ne pouvait plus se mouvoir, lui dit qu'il portait avec lui de beaux dehors et une belle prison. Celse a reconnu que les corps très-gras sont ordinairement inhabiles à tout exercice. M. Joan Banner, maréchal-général de la reine de Suède, doué d'un tempérament sanguin, arrivé à l'âge de trente-sept ans, devint polysarque. La difficulté de respirer s'augmentait surtout pendant la marche et par les mouvemens trop forts. Cette observation appartient à Baldassar Timeus, (*Casus primus*, *pag.* 271.) Marcellus Donatus (*de tum. præter. natur; tract. prim.*, *cap. prim.*), rapporte d'après Philippe Ingrassias, qu'un grand nombre de dames acquéraient un tel embonpoint, qu'elles ne pouvaient plus se promener, ou se relever du lit sans secours étrangers, et que plusieurs hommes affectés de la même maladie, ne marchaient qu'avec beaucoup de peine, à

cause de la masse énorme de leur corps. Galien, (liv. 4., méd., c. 15), ajoute que les polysarques ne peuvent librement respirer, ni dormir couchés, ni monter un escalier rapide. J'ai aussi connu quelques polysarques, qui ne dormaient que peu, assez mal, et éprouvaient une sorte de fourmillement dans toute l'habitude du corps. Galien, (2° *de Temp.*), assure que les femmes sont plus fréquemment chargées d'obésité que les hommes, parce qu'il croit que les premières sont d'un tempérament plus froid que les seconds. Je regarde le repos qu'elles observent comme la cause occasionnelle qui les dispose quelquefois à la Polysarcie. Cependant, malgré l'opinion de Galien, il est certain que les hommes sont plus, que les femmes, disposés à la Polysarcie universelle. On peut se convaincre de cette vérité, en examinant les diverses observations éparses dans les auteurs. Toutefois il est très-constant que les femmes sont plus sujettes que les hommes à la Polysarcie ventrale, que je rapporte à la locale. Celle-ci s'observe plus souvent chez les femmes stériles, et chez celles qui cessent d'être réglées de bonne heure. On

la voit aussi quelquefois se développer après un avortement. De toutes les parties du corps humain, le bas-ventre est le plus sujet à la Polysarcie locale.

Aristote, (sect. 5, probl. 14) a fait le premier cette remarque; il croyait que cette partie était atteinte de préférence de Polysarcie, parce que c'est la plus voisine du lieu où se fait la secrétion de l'humeur nutritive et la partie la plus chaude de toutes. Je pense qu'elle en est atteinte de préférence aux autres, parce que plus que les autres elle abonde en tissu cellulaire et en vaisseaux secrétoires de la graisse, et que l'épiploon, le mesocolon, le mesorectum, sont les parties les plus doucement balancées. Le même auteur (*lib.* 13, *hist. anim.*, *cap.* 17, *probl.* 14), a reconnu que la graisse s'entassait dans le bas-ventre de presque tous les animaux et surtout de ceux qui font très-peu d'exercice. La nature, toujours prévoyante dans ses déterminations, a disposé l'organisation de ces parties, de manière que si l'homme ou les animaux viennent à manquer d'alimens, les vaisseaux secréteurs demeurent inactifs, tandis que les absorbans

dans les corps affaiblis, prennent une nouvelle vigueur pour pomper dans ces lieux la graisse surabondante qui y est déposée, et la porter dans la circulation pour suppléer par-là le défaut de nutrition. Les marmotes (1) en hiver, quoique ordinairement plongées dans un sommeil léthargique, ne laissent pas que de consumer une partie de la graisse qu'elles avaient acquises dans la belle saison. De la même manière, les animaux des zones glacées, privés en hiver des mousses et des lichens, suppléent au manque de nourriture par la consommation de leur graisse. C'est à tort que Martial a fait dire aux loirs, pris en hiver par un sommeil léthargique, qu'ils engraissent dans cet état.

Tota mihi dormitur hyems, et pinguior illo
Tempore sum, quo me nil nisi somnus alit.
Mart. Xenior. LIX.

Il est généralement reconnu que la compression empêche le développement des parties, ainsi que la Polysarcie. Les hommes du Nord, qui en général se servent de bottes

(1) Consultez l'ouvrage du professeur Mangili de Pavie, *sul sonno letargico delle marmotte.*

pour se garantir de l'humidité et des boues, sont le plus souvent presque privés de mollets, et s'ils se servent de pantalons étroits, leurs cuisses sont plus maigres et plus minces. Il est ainsi autrement chez les femmes, car eu égard à leur taille, leurs mollets et leurs cuisses sont bien plus développés et plus gras que dans l'homme; et comme un pied fort petit est pour elles un agrément, elles font usage de souliers étroits, ce qui leur procure cette beauté. Les frères mendians, qui ne chaussent que de larges sandales, sans même faire usage de bas, et qui portent de larges caleçons, et un habit largement noué au-dessous de la poitrine, ont un bas-ventre prononcé, des cuisses et des mollets très-développés; leurs pieds sont aussi très-larges.

Platon assure que la tête n'est jamais prise d'obésité, parce que la sagesse divine n'a pas voulu accabler une partie qui a besoin d'être libre pour remplir ses nobles fonctions. Mais Mercurialis (*de Decor. pag.* 5), croit que la graisse ne surcharge jamais la tête que parce qu'elle est la plus éloignée des parties où le suc nutritif est secrété, et comme la plus éloignée de la chaleur. L'opinion que j'ai avan-

cée me semble suffire pour détruire l'autorité de Platon et de Mercurialis. Avant qu'on connut l'usage des bretelles, les hommes, pour soutenir leurs culottes, étaient forcés de serrer fortement leur bas-ventre, et le nombre des Polysarcies abdominales était moindre qu'aujourd'hui. Par cette compression mécanique du bas-ventre, on s'opposait à la Polysarcie de cette partie. Cette espèce d'obésité sera encore fort rare chez les femmes, qui, pour soutenir ou augmenter leurs seins flétris, ont adapté une nouvelle espèce de buscs, qui compriment la partie antérieure du bas-ventre; mais en les préservant de l'obésité ventrale, ils entraînent d'autres maladies, bien plus dangereuses que l'obésité.

Exemples de la Polysarcie générale ou universelle.

Quoique dans le courant de cet ouvrage je rapporte plusieurs observations de Polysarcie générale, cependant l'ordre que je me suis proposé m'oblige ici de donner quelques exemples de Polysarcie générale, parvenue au dernier degré. On a offert, à Paris, à la curiosité publique, vers la fin de juillet 1810, tales. Elle était douée d'une force extraordi-

une fille de Westphalie polysarque. A l'âge de sept ans, elle pesait deux cent sept livres, poids de marc; elle a augmenté de quatre livres dans l'espace de deux mois. Sa taille était de trois pieds et six pouces. Le contour de son ventre était de cinq pieds, ses cuisses de deux pieds moins un pouce, et ses bras d'un pied et trois pouces; le pied, le nez et les oreilles étaient assez petits; sa figure pouvait se comparer à une tête grecque, elle était charmante. Cet enfant avait beaucoup d'esprit et de gaîté, quoique sa bouche à demi-ouverte annonçât l'imbécillité; ses mamelles étaient d'une grosseur démesurée. Jamais je n'ai vu des seins aussi durs et aussi gros. Sa respiration était gênée, et ses mouvemens assez lents. La nourriture de cette fille était de la soupe grasse, du pain et du lait, assez peu de viande, mais beaucoup de farineux. Sa boisson était l'eau pure, bien rarement un peu de vin. Il est bon de savoir qu'elle maigrissait lorsqu'on lui diminuait le pain et le lait et qu'elle faisait usage du vin. Elle ne permettait pas qu'on lui frottât un peu rudement les seins, parce qu'elle ressentait alors une sensation pénible dans les parties géni-

naire; elle dormait dix heures par jour, et d'un profond sommeil.

Hermann Schumacher, né en Westphalie, âgé de dix ans, pèse deux cent quarante livres, poids de marc. Sa taille est de cinq pieds moins un pouce; il a cinq pieds de contour. Ses cuisses ont trois pieds de circonférence, et le mollet a deux pieds et demi. Les pieds sont petits, parce qu'il porte des souliers assez hauts, et étroits. Sa figure est agréable, et sa tête arrondie; les joues assez rouges. Les mamelles sont peu dures. Il souffre lorsqu'avec les doigts on comprime les chairs. J'ai observé que le nez, les oreilles sont de grosseur naturelle. La tête est petite à proportion de son corps, et son tissu cellulaire est assez peu chargé de graisse. Il marche avec peine, et il lui est difficile de rester dans la même situation; il est toujours obligé de se balancer. Il dort ordinairement neuf heures, d'un sommeil profond; il ne sue jamais, et sa peau est froide. Il naquit avec beaucoup de force et d'embonpoint, qui se développa davantage vers la troisième année, époque à laquelle il pesait cent trente livres. Il a de belles dents et un

appétit qui l'oblige à faire trois repas. Une soupe au lait, deux entrées copieuses et un verre de vin forment la nourriture de ce polysarque. Sa mère, qui l'a nourri, était douée d'une grande force, d'une belle taille, et d'un médiocre embonpoint. Son grand-père était d'une force extraordinaire. Ce polysarque paraît doué de beaucoup d'intelligence. Sa respiration est un peu gênée, et il est obligé de s'asseoir souvent, ne pouvant rester long-tems de bout. Les parties génitales de ce jeune homme sont développées comme à l'âge de puberté. La barbe ne paraît pas encore.

Me. N. D. de Paris, fleuriste, (rue Saint-Denis, no. 51), a toujours joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de douze ans. A cette époque, s'étant livrée à un parfait repos pour apprendre son état, et ensuite pour l'exercer avec profit, son embonpoint augmenta de manière à la rendre polysarque au dernier degré. Pesée quelques années avant que sa maladie fût parvenue à son dernier période, elle pesait trois cent cinquante livres, poids de marc. J'allai chez elle pour la mesurer, et je fus fort fâché d'apprendre qu'elle était morte en trois jours d'une maladie inflam-

matoire, le 8 janvier dernier. Elle avait environ cinquante ans.

Je rapporterai encore l'histoire très-intéressante de Polysarcie universelle, dont le plâtre est déposé dans le cabinet d'anatomie de l'Ecole de Médecine de Paris.

« Le sujet qui l'a fourni est Marie-Françoise Clay, née à Vieille-Église, département du Pas-de-Calais, de parens qui n'ont jamais été remarquables par leur embonpoint. Elle naquit et fut élevée dans l'indigence; elle fut réglée à treize ans, et elle avait alors la peau blanche et fine, les cheveux chatain-clairs, la figure très-colorée, et un grand embonpoint. A vingt-cinq ans, elle fut mariée à un fripier, dont elle suivit constamment à pied, les courses dans plusieurs villes et dans plusieurs départemens voisins du sien. Malgré son embonpoint, qui n'avait cessé de faire des progrès, elle eut six enfans, dont les uns vinrent mort-nés, ou moururent quelque temps après leur naissance, et dont un seul a survécu, et n'offre rien que de très-ordinaire dans sa conformation et dans son embonpoint.

» Le dernier de ses six enfans fut conçu à 34 ou 35 ans, époque à laquelle cette femme avait déjà acquis un très-grand embonpoint; mais ni des couches assez rapprochées, ni l'indigence presqu'absolue, dans laquelle elle se trouva bientôt après, n'en retardèrent les progrès; et on la vit obligée de mendier son existence à la porte d'une église, exciter pendant plusieurs années la pitié des fidèles, autant par sa monstrueuse obésité que par son extrême indigence.

» Cette femme avait cinq pieds un pouce de hauteur, et cinq pieds deux pouces de circonférence, mesurée au niveau de l'ombilic. Sa tête, petite pour le volume de son corps, se perdait au milieu de deux énormes épaules, entre lesquelles elle semblait immobile. Son col avait disparu, et ne laissait entre la tête et la poitrine qu'un sillon de plusieurs pouces de profondeur. Celle-ci avait une circonférence, et des dimensions prodigieuses, dans quelque sens qu'on l'examinât. En arrière, les épaules soulevées par la graisse formaient deux larges reliefs. De sa partie antérieure pendaient deux mamelles de vingt-huit pouces de circonférence à leur base,

et dix pouces de longueur, à partir de là jusqu'au mamelon, et qui retombaient ensuite sur le ventre qu'elles recouvraient jusqu'auprès de l'ombilic sur ses côtés; le volume de la graisse amassée sous ses aisselles tenait les bras soulevés et écartés du corps. Le ventre séparé en avant de la poitrine par un large et profond sillon, et surmonté, ainsi que l'on vient de le voir, n'était pas relativement aussi volumineux que la poitrine. Ses parois amincis par six grossesses, n'avaient qu'une épaisseur médiocre, et son volume paraissait tenir uniquement à celui des viscères contenus; mais les lombes avaient deux pieds et demi de largeur, et les hanches pourvues d'un énorme embonpoint, et relevées jusques sur les côtés de la poitrine, semblaient faites pour la soutenir, et pour fournir aux bras un point d'appui. Les cuisses et les jambes, outre leur grosseur, avaient pour caractère bien remarquable, celui d'être creusées à de petites distances par des sillons circulaires et profonds, comme chez les enfans bien nourris. Au milieu de ces difformités, les membres supérieurs avaient conservé leurs formes, leurs proportions premières, et leur

augmentation de volume, loin de les rendre difformes, leur donnait au contraire ce genre de beauté que Rubens avait pris pour modèle.

» Tel était vers la quatrième année de sa vie l'état de cette femme, et tel est aussi celui dans lequel elle est représentée dans le plâtre de M. Getty, à cela près de quelques différences légères, qui tiennent à l'infiltration survenue dans les derniers momens de sa vie, et à l'habitude où elle était de se coucher sur le côté droit, ce qui a déterminé une augmentation de volume de toutes les parties droites, aux dépens de celles du côté gauche.

» Malgré cet excessif embonpoint et les altérations des formes et de proportions qui en étaient la suite, cette femme faisait chaque jour plus de 2,000 pas pour aller à la porte de son église et pour en revenir; sa respiration était courte et gênée, à la vérité, surtout lorsqu'elle avait marché ; mais elle n'éprouvait ni suffocation ni palpitation : son appétit était très-grand, sa digestion très-bonne, quoiqu'elle ne mangeât que très-peu, son es-

prit vif et assez gai, malgré l'abjection et la misère dans lesquelles elle vivait.

» Ce n'est qu'à quarante ans que commença la maladie à laquelle elle a enfin succombé. A cette époque cessèrent les règles qui jusqu'alors avaient paru avec beaucoup de régularité. Elle éprouva aussitôt des difficultés de respirer, des suffocations et des palpitations très-irrégulières. A ces symptômes se joignirent au bout de quelques mois, une infiltration légère des membres inférieurs, et plusieurs crévasses à la peau, par lesquelles une assez grande quantité de sérosité s'écoulait. Elle entra alors dans un grand hôpital où elle fut traitée par les purgatifs et par les diurétiques ; au bout de quelque temps, elle sortit soulagée. Mais peu de temps après les mêmes symptômes s'étant manifestés de nouveau avec une couleur rouge livide et une tuméfaction des traits de la face, elle entra dans un autre hôpital où, par l'effet de remèdes analogues, elle éprouva le même soulagement. Accoutumée à trouver dans les purgatifs un adoucissement à ses maux, elle en fit un fréquent usage pendant plusieurs années, ce qui n'em-

pêcha pas la maladie de faire des progrès. Ils furent tels, que la malade fut enfin contrainte d'entrer à l'Hôtel-Dieu le 17 mars 1806.

» Elle était obligée pour éviter d'être suffoquée, de se tenir jour et nuit dans une position presque verticale, assise dans son lit ou sur le bord de son lit, appuyée sur ses mains, et les pieds par terre. Malgré cette position, sa respiration était courte, pénible et comme retardée. Elle disait éprouver dans le côté gauche de la poitrine, des palpitations que son embonpoint ne permettait pas de sentir; mais son pouls était petit, serré, et intermittent, au bout de quatre pulsations ordinairement; sa face était en même temps tuméfiée, ses conjonctives rouges, son nez et ses lèvres livides, son ventre gros, mais sans fluctuation sensible au toucher; ses membres supérieurs et inférieurs étaient infiltrés, froids et livides.

» M. Dufrasne lui fit administrer les diurétiques et les purgatifs qui l'avaient déjà tant de fois soulagée, et parmi ces purgatifs, l'eau-de-vie allemande en assez forte dose.

Cependant au bout de quelques jours, la difficulté de marcher devint plus grande, la respiration plus difficile, l'insomnie complète, le sentiment de suffocation insupportable, et la malade abandonnant tout-à-coup les soins qu'elle prenait auparavant de se tenir dans une situation favorable à l'exercice de la respiration, périt au bout d'une agonie de plusieurs heures.

» A l'ouverture de son corps, comme pendant sa vie, deux sortes de faits ont été observés, les uns relatifs à l'obésité, et les autres à l'affection qui a terminé les jours de la malade, voici les observations faites sur l'obésité; le tissu cellulaire graisseux cutané sur la ligne médiane, avait les épaisseurs suivantes, savoir :

Région antérieure.

	pouc.	lign.
Crane.		2
Nez.		1
Menton.		0
Col.	1	6
Poitrine.	2	6

	pouc.	lign.
Abdomen.	1	
Rég. pubienne.	4	

Région postérieure.

Cou.		6
Dos.	2	
Lombes.	2	6
Région sacrée, part. supérieure.	3	
Partie moyenne.	1	6
Région coccigienne.	2	

Sur les côtés de la ligne médiane, les épaisseurs du tissu cellulaire sous-cutané, ne variaient pas moins, savoir :

Pour la tête.

	pouc.	lign.
Aux tempes.		6
Aux oreilles.		
Aux paupières.		
Sur les arcades zygom. . . .		6

Pour la face.

	pouc.	lign.
Parotides.		2
L'épaisseur des joues.	1	6
Sur l'acromion.	1	2

Pour les bras.

Sur le trapèze.	1	3
Sur le grand dentelé.	2	
A l'insertion du deltoïde, à l'humerus	2	
A la partie postérieure du bras.	2	
— antérieure.	1	
Sur l'olécrâne.		3
A la circonférence de l'avant-bras.		6
Sur les doigts.		2
A la paume des mains. . . .		6
Aux mamelles.	7 de dia.	
. . . .	10 de lon.	
A la hanche.	4	
A la hauteur des trochantères. .	3	
A la partie inférieure de la cuisse.	1	6

	pouc.	lign.
A la partie moyenne extérieure de la jambe.	1	6
A la base extérieure du pied. .		10
Au centre de la fesse. . . .	3	
A la partie postérieure de la cuisse.	2	
— de la jambe supérieure. . .	1	6
— inférieure.	2	
A la plante du pied, talon. . .	1	
— part. moyenne.		10

» Le tissu cellulaire des parties, que nous venons d'indiquer, offrait plusieurs nuances; 1°. aux paupières et dans quelques autres endroits exempts de la graisse, il contenait un peu de sérosité, et paraissait d'un tissu très-délicat. 2.° Au-devant des pubis, sur les hanches, dans l'épaisseur des mamelles, Il formait des pelotons de la grosseur d'une noix, et qui semblaient s'être accrus dans tous les sens. On trouvait, en les examinant avec soin la même structure que dans les paquets graisseux ordinaires; seulement ils semblaient moins cellulaires, mais la graisse ne paraissait pour cela déposée dans des ca-

vités visibles, comme est la sérosité dans les membranes qui s'exhalent. 3.° Dans d'autres points, comme sur la ligne médiane de la poitrine, etc., le tissu cellulaire semblait ne s'être accru que dans un sens, et ses cellules alongées du sternum, vers la peau, donnaient aux paquets graisseux une apparence fusiforme très-remarquable. 4°. Dans d'autres parties, comme au ventre, aux fesses et ailleurs, ce tissu graisseux avait une apparence fibreuse. 5°. Enfin, en continuant la dissection, on trouva dans d'autres parties, autour de certains tendons, un tissu cellulaire également exempt de graisse et de sérosité, et très-remarquable par son extensibilité et la facilité avec laquelle il se prêtait aux mouvemens de ces parties.

» De ces cinq variétés de tissu cellulaire, il en est quatre que l'on rencontre bien constamment dans l'homme sain, et dont on peut assigner les régions et les limites. Le tissu cellulaire *séreux*, le tissu cellulaire *graisseux*, le tissu cellulaire *fibreux*, et enfin le tissu cellulaire extensible et élastique du voisinage des tendons, et de certaines articulations ».

Le lecteur trouvera des détails très-intéressans sur cette Polysarcie universelle, s'il se donne la peine de consulter le Mémoire de M. Dupuytren, (Journal de Médecine et de Chirurgie, rédigé par MM. les profess[illegible] Corvisart, Leroux, 1806, page 262).

Terminaisons les plus communes de l'obésité.

Les terminaisons les plus fréquentes de la Polysarcie sont l'orthopnée, la palpitation du cœur, l'apoplexie, les hernies et la mort subite. A celles-ci on doit en ajouter quelques autres qui ne sont pas aussi fréquentes, telles sont les éruptions miliaires, l'epistaxis, les hémorragies les plus difficiles à guérir, l'épilepsie, l'érésipèle qui passe à la gangrène, les maladies aigues, la manie, le typhus, l'hystérie, l'anasarque, les diarrhées graves ou habituelles. Chez les jeunes sujets il survient souvent des excoriations qui laissent sortir une humeur particulière. Selon Ettmuller, (page 663), le scorbut qui attaque les personnes grasses, amène avec lui l'atrophie et les ulcères internes des viscères. Walther a vu l'obésité se terminer par le rhumatisme et l'artritis; et Lorry a vu les écrouelles accompagnées de la Polysarcie.

Les histoires des Polysarcies qui ont été

suivies d'orthopnée, de palpitations, de syncopes, sont très-communes; c'est pour cela que je m'abstiens de les rapporter. Je me contenterai de dire que Doleus rapporte qu'un Hanovrien était si gras qu'il mourut suffoqué. Lieutaud nous a laissé l'histoire d'un polysarque qui mourut apoplectique. Le professeur Portal, (Observations sur la nature et le traitement de l'apoplexie, etc., page 157), nous dit « avoir ouvert ou fait ouvrir le corps de quelques personnes mortes d'apoplexie, dont on a attribué la cause à un excès de graisse, avec d'autant plus de vraisemblance, qu'on n'en connaissait point d'autre; que la graisse, dans ces sujets, était en quantité énorme à l'extérieur, comme à l'intérieur ». W. X, Jansen (*Consideratio pathologica et physiologica pinguedinis animalis. Leydæ*, 1784), nous donne des exemples semblables. Hippocrate, (*de Affect.* 44, *sect.* 2), nous apprend que les hommes replets meurent plutôt que les maigres, parce qu'ils sont exposés à plus de maladies et surtout à l'apoplexie; et Aristote dit que les personnes grasses vieillissent de bonne heure, et que par conséquent elles terminent plutôt

leurs jours. Ces vérités se trouvent confirmées par Timeus. Avicenne, (*Sept. quart.*, *ractact.* 4, *cap.* 6,) nous a laissé l'histoire d'un homme chez lequel cette terminaison a été très-rapide. Le sujet dont il parle jouissait au commencement de l'été d'une santé parfaite, et dans le cours de cette saison, il devint tellement gras, qu'il ne pouvait plus faire aucun mouvement. La difficulté de respirer était tellement grande, qu'il était menacé de suffocation, lorsqu'il cherchait à se relever ayant la tête basse; couché sur le dos, il ne pouvait se remuer dans cet état. N'ayant pas voulu se soumettre à l'usage des remèdes qu'on lui prescrivit, il mourut apoplectique, laissant à son épouse des enfans de l'un et de l'autre sexe.

J'ai remarqué que les personnes dont le ventre est très-volumineux, terminent leurs jours par des hernies étranglées. La cause de cette maladie a été jusqu'à présent peu remarquée. La quantité de la graisse entassée dans l'épiploon et le mezzocolon en est une des causes les plus fréquentes.

Baldazar Timeus, (page 261), assure que le bibliothécaire Jean Fuxberg, était gros et gras au-delà de toute mesure, de sorte qu'il ne marchait qu'avec une peine extrême, et ne pouvait plus monter un escalier. Il se purgeait trois ou quatre fois l'an; souvent il se faisait saigner et appliquer les ventouses scarifiées; il faisait autant d'exercice que possible; ayant négligé pendant plus d'un an les évacuations, les symptômes de la Polysarcie prirent de l'intensité, et il fut enlevé par une mort subite. Jean Fuxberg était marié, et sa femme demeura mère d'une famille nombreuse; ce qui montre, ainsi que quelques-uns des faits déjà rapportés, que la sentence d'Hippocrate et de Galien, sur la stérilité des polysarques, n'est pas toujours vraie.

Celse, (page 47, vol. 2°.), assure que les polysarques sont sujets aux maladies aigues, aux dyspnées, à la mort subite. Le docteur Coé rapporte l'histoire d'Edouart Bright, (*Scelta d'opusculi*, tome 13, pag. 240), qui, affecté de cette maladie, mourut de fièvre miliaire.

J'ai entendu le professeur Raggi de Pavie dire dans ses leçons, qu'il a vu des poly-

sarques sujets à des épistaxis très-abondans; et qu'il a guéri un notaire épileptique par cause d'obésité. Oribase observe que les vaisseaux sanguins se rompent facilement chez les personnes obèses, et que les hémorragies qui les attaquent sont fréquemment mortelles. Je compte au nombre des terminaisons de la Polysarcie l'érysipèle, qui passe rapidement à la gangrène. Je l'ai observé chez une dame qui succomba le cinquième jour. Lorry admet aussi pour terminaison de la Polysarcie, la colique vive et inflammatoire, accompagnée de vomissemens verdâtres, de froid aux extrémités de suppression du pouls; il dit que le malade est alors enlevé par la gangrène de l'estomac.

Un ecclésiastique, ayant passé subitement d'une grande misère à l'aisance, engraissa, devint polysarque, et mourut quelque temps après de la manie.

Il est reconnu de tous les praticiens que lorsque les personnes grasses et polysarques, sont atteintes d'une maladie même légère, cette maladie passe facilement au typhus qui, quelquefois, est rebèle à tous les remèdes, et si elles échappent à cette affection, il est

presque sûr qu'elles guériront aussi de la Polysarcie; toutefois si les causes qui l'ont produite agissent encore, ils redeviennent facilement polysarques une seconde fois.

La Polysarcie a encore pour terminaison l'hystérie. Mademoiselle N. N., de Paris, fut obèse jusqu'à l'âge de 55 ans, et aux premiers accès d'hystérie, qui se répétaient tous les quinze ou vingt jours, la Polysarcie se dissipa; (voyez mon Essai sur l'Hystérie, pag. 57). Ettmuller nous apprend que les femmes qui n'ont plus leurs menstrues ou qui ne conçoivent plus, deviennent plus grasses et plus replètes; mais ces femmes ne restent pas long-temps dans cet état, car elles finissent par devenir hystériques.

Les différens degrés de l'obésité sont capables de produire diverses espèces d'ulcères (1), selon que la graisse est plus ou moins viciée. On peut consulter sur ces terminaisons différentes l'excellent Mémoire de Lorry. Je n'ai rencontré dans ma pratique particulière que quelques exemples d'ulcères

(1) Lisez Ch. Lh. Reussing, *de pinguedine sana et morbosa. Jenæ* 1791.

produites par la trop grande quantité de graisse chez les enfans en bas-âge ; je rapporterai le plus remarquable. Les enfans sont souvent sujets à cette affection, et ceux surtout dont les nourrices mènent une vie sédentaire et se nourrissent d'alimens pris dans le règne animal. Si chez ces malades il se forme des ulcérations, avant que la maladie ait atteint sa dernière période, et qu'il en coule une humeur abondante, ils échappent à une mort ordinairement prompte. Un chirurgien qui voulut supprimer avec l'extrait de Saturne un écoulement si salutaire, commit une double erreur, parce que l'application de ce poison fit tomber par petits lambeaux les tégumens du jeune malade, laissant à découvert les muscles. L'enfant passa plusieurs semaines, dans les plus grandes angoisses : il guérit après un traitement de deux mois, qui se bornait à de simples onctions de beurre frais sur toutes les parties ulcérées, et à l'aide de quelques purgations administrées à la nourrice, à qui j'ai prescrit, en outre, la diète végétale pour diminuer la secrétion trop abondante du lait, et sa qualité trop nourrissante. J'avoue

toutefois la vérité; un de mes confrères et moi cherchâmes un peu trop tôt à tarir les ulcères qui laissaient échapper une sanie capable de diminuer les symptômes de la Polysarcie ; mais après quelques mois, nous fûmes assez surpris de voir augmenter les symptômes de la maladie et se former aux cuisses de nouveaux ulcères d'où coulait abondamment une humeur sanieuse, qui s'arrêta d'elle-même, lorsque l'embonpoint excessif diminua. Je dois faire remarquer que la Polysarcie, quelque fréquente qu'elle soit, surtout parmi les enfans, est cepedant négligée. Les parens eux-mêmes se réjouissent de voir leurs enfans gras et frais ; mais leur joie n'est pas de longue durée, parce qu'ils sont enlevés par une mort prompte, dont on attribue ordinairement la cause aux vers. Mais si l'on ouvre les cadavres de ces enfans, loin de trouver des vers, on ne rencontre qu'une grande abondance de graisse dans le péricarde, le médiastin, ou ailleurs, qui, en diminuant le volume des poumons et du cœur, empêche le libre exercice de ces organes, et amène une mort rapide.

Avicenne a remarqué que, si les personnes grasses se livrent à l'oisiveté et à un repos absolu, elles terminent leurs jours par la cachexie, et plus souvent encore par l'hydropisie : Isaac a fait la même observation. En effet, le fils d'un Génois, âgé de douze ans, étant polysarque, maigrit en peu de temps sans cause connue. Bientôt après il fut pris d'anasarque : il guérit ensuite par un traitement méthodique.

Parmi les terminaisons les plus funestes de l'obésité, Walther admet l'épanchement de la sérosité, dans les ventricules du cerveau, qui occasionne, selon lui, la perte de la mémoire et des sens; et bientôt les vertiges, l'apoplexie, les spasmes, les palpitations de cœur, les fièvres malignes, les cachexies, l'œdème. Lorry nous assure que, si un homme gras se trouve forcé de faire un exercice violent, sur-tout pendant un été très-chaud, les humeurs se trouvant trop excitées, il sera saisi, ou par une fièvre pourprée, ou par une fièvre pétéchiale. Le même auteur pense que la trop grande quantité de graisse peut jouer un très-grand rôle dans

les fièvres putrides, qu'on appelle selon lui communément fièvres ardentes bilieuses, et qu'elle produit bien souvent des dysenteries. Lorry ose prononcer hardiment que la fonte de la graisse et sa putréfaction sont la seule cause du *cholera morbus*.

Le même auteur nous apprend que l'abondance de graisse est souvent accompagnée des écrouelles; qu'il n'est point de maladie fameuse par sa rebellion et son opiniâtreté dans laquelle la graisse ait une action plus marquée que dans les scrophules. Dans ces maladies, dit l'auteur, on trouve le tissu, surtout auprès des parties affectées, rempli d'une graisse blanche et comme cassante; le tissu cellulaire de tout le corps est rempli dans différentes parties d'espèces de grains concrets, mais évidemment gras et inflammables. On voit souvent des scrophuleux nés avec une forte constitution, et habituellement bien nourris, chez lesquels la maladie augmente lorsqu'on la traite par les excitans. Si d'un autre côté l'on considère que les enfans en bas-âge, chez lesquels les glandes sont si faciles à s'enflammer, éprouvent souvent de bons effets de l'usage du muriate de barite dans la première

et seconde période (1) des écrouelles, j'ai dû me convaincre que cette maladie pouvait être considérée sous deux points de vue différens, savoir, dans son commencement, elle est accompagnée de diathèse sthénique, et par la suite, vers le troisième degré, elle passe à l'asténique. Dans les notes de ma traduction de l'ouvrage du professeur Scassi, sur l'usage du muriate de barite dans les affections scrophuleuses, je développerai mieux mon opinion à cet égard. Je me contenterai de dire que les scrophules peuvent être considérés comme une terminaison de la Polysarcie, ou une complication.

L'épilepsie est encore une terminaison de l'obésité. J'ai connu à Paris, un enfant de trois mois, qui avait une force et un embonpoint rares. A cet âge, il se soutenait debout, et s'il attrapait la main d'une personne, il la serrait avec beaucoup de force. Le lait de sa mère, quoiqu'abondant, ne pouvait rassasier son appétit. Le 18 du mois de mars, il fut atteint de deux accès d'épilepsie. Un

(1) Je considère le muriate de Barite, comme un remède affaiblissant purgatif.

un étudiant en chirurgie, qui demeurait dans cette maison, appliqua avantageusement deux sangsues aux maléoles des extrémités inférieures, et il recommanda les pédiluves tièdes. Le 19, le malade eut trois accès. Je conseillai à la mère de se purger, et de diminuer les alimens à l'enfant. Le calme dura pendant trois jours. Le 23, il eut plus de cinquante accès d'épilepsie. Le chirurgien qui continua le traitement du malade, après avoir été instruit de mes opinions et de la nature de la maladie, insista sur les moyens que j'avais proposés. Il appliqua les sangsues aux tempes, et il chercha à l'affaiblir par des remèdes appropriés. Les accès diminuèrent en nombre et en durée à mesure que le malade maigrissait, et j'ai eu la satisfaction de voir cet enfant guéri d'une maladie, qui, sans cette méthode de traitement, aurait sans doute terminé ses jours. Pour rassasier l'appétit vorace de l'enfant, je lui permis des soupes aux herbes, des boissons acidulées, et je conseillai à la mère de se purger fréquemment.

Quelques faits, qui tendent à faire soupçonner que la Polysarcie est assez souvent héréditaire ou de naissance.

On a prétendu qu'il existe une disposition héréditaire à la Polysarcie, et plusieurs exemples conduisent à le penser. Edouard Brigth était fils de parens replets et gras. La dame morte d'érésipèle, dont il a été parlé, avait un père et un frère polysarques. Le père et l'oncle de l'enfant que j'ai guéri étaient atteints de la même maladie. J'ai connu à Celleneuve, village près de Montpellier, un homme né d'une mère polysarque, et polysarque lui-même. J'ai vu encore un jeune homme très-gros, qui habitait ordinairement au Vigan; son père était polysarque. *Mercurialis* admet une disposition héréditaire à la Polysarcie, parce qu'il a vu souvent des pères obèses, engendrer des fils atteints de la même maladie. *Epiphanio Ferdinando* nous a donné l'Histoire d'un jeune prince qui avait un embonpoint con-

sidérable, et dont le père, l'oncle et l'aïeul avaient été atteints de la même maladie. Benoît *Silvaticus*, (cent. 4, page 354), parlant de la Polysarcie du cardinal *Aldobrandino*, dit que deux de ses frères avaient été attaqués avant lui de cette maladie.

Les Ephémérides des curieux de la nature, (decade 2, an. 6, observ. de Fréderic Wihelm Clauder), nous donnent l'exemple d'un enfant qui naquit polysarque; son obésité augmentait sensiblement tous les jours au point que, quelque temps après sa naissance, ses langes ne pouvaient plus l'envelopper. Cet enfant fut sevré à l'âge d'un an; son pénil était presqu'imperceptible, et ses mamelles proéminaient à l'instar d'une femme qui allaite. Quelques années après il guérit de cette maladie, sans aucun remède.

Un homme polysarque dont j'ai déjà parlé, comme ayant perdu toute espèce de sentiment, laissa en mourant un fils qui fut atteint de la Polysarcie. Il ne serait pas difficile de citer beaucoup d'autres exemples en faveur de l'opinion que j'adopte (1).

On a encore prétendu que l'imagination

(1) A Finale en Ligurie, une dame d'une grossesse énorme accoucha d'un enfant polysarque, elle risqua

d'une mère qui désire un fils fort gras peut contribuer à ce qu'elle mette au monde un enfant d'un rare embonpoint On pourrait douter de la vérité de cette proposition, d'après un fait rapporté dans les Ephémérides des curieux de la nature, d'Allemagne, (an 6, page 380).

de succomber au moment de ses couches. A trois mois la fille qui était chargée du soin de cet enfant, ne pouvait plus le porter sur ses bras à cause de son poids énorme ; il avait un appétit vorace, ses parens par le conseil d'un médecin, ne lui donnaient que très-peu d'alimens peu nourrissans : il guérit de la Polysarcie ; mais il finit par devenir épileptique. (*article communiqué.*)

Causes Prochaines.

Le Professeur Raggi, de Pavie, nous disait dans ses instructives leçons, que la cause de la Polysarcie, devrait être rapportée à une excitation contre nature de tout le systême, et particulièrement des vaisseaux secréteurs de la graisse; et à l' inertie du systême absorbant, ainsi qu'à l'activité des organes digestifs. Dans les différentes époques de la vie il y a un excès d'excitement dans l'un ou l'autre des divers systêmes particuliers, qui composent le systême général de l'économie animale. Si l'excitement se porte sur le tissu cellulaire, la Polysarcie est presque inévitable. Comme, selon Cullen, l'émaciation dépend ou d'un défaut général des fluides dans le systême vasculaire, ou d'un défaut de matière adipeuse dans le tissu cellulaire, de même il croit que l'obésité, ou la plénitude générale du corps, peut dépendre d'une plénitude du systême vasculaire, aussi bien que celle du tissu cellu-

laire. Selon Cullen, l'obésité n'est jamais portée à un degré considérable sans produire une pléthore, *ad spatium*, dans une grande partie du systême de l'aorte. Je conviens avec l'Auteur cité que la pléthore est une des causes qui prédisposent à la Polysarcie; mais lorsque je considère que les Anglais engraissent les cochons avec plusieurs saignées répétées et que Boërrhaave a vu engraisser un Docteur après l'usage du même moyen, et que les exemples de cette nature sont nombreux dans l'histoire de la médecine; je suis obligé de considérer la pléthore, comme une des causes secondaires, plutôt que comme la cause primitive, ainsi que le pense Cullen.

Sennert admet pour cause prochaine de la Polysarcie, l'excès d'un bon sang formé par des alimens nourrissans, capables d'augmenter la graisse dans les tempéramens chauds et humides. D'après lui, le repos pendant lequel on ne consume que peu de sang, surtout chez le sexe, lorsque l'écoulement menstruel est suspendu, est encore une puissante cause de la Polysarcie.

Walther admet parmi les causes prochaines de l'obésité, la tranquillité de l'ame, le repos, la castration, la cessation des règles avant l'époque ordinaire, la stérilité. Je les rapporte aux causes occasionelles.

Faber Arceus croit que la cause de la Polysarcie consiste dans la longue rétention d'une grande quantité d'alimens qui sont absorbés, changés en subsistance nutritive, et distribués dans tout le corps; mais l'expérience nous montre que les Polysarques digèrent très-facilement, et que peu d'heures après un repas copieux, on ne trouve plus rien dans leur estomac. Sylvius place la cause prochaine de la Polysarcie dans une grande quantité d'un bon sang, accompagné de quelques autres circonstances favorables, comme l'oisiveté, l'insouciance et d'autres que nous avons indiquées.

Les Cartesiens ont voulu que ce fut une excellente nutrition de toutes les parties, pensant d'ailleurs qu'elle ne résultait que des bons alimens.

Timeus rapporte la cause de l'obésité à la

trop grande quantité de bon sang secrété dans le foie des personnes d'un tempérament chaud et humide, ainsi que l'abondance d'un chyle excellent. Ettmuller reconnaît deux causes prochaines de cette maladie, savoir : une *naturelle*, qui est l'abondance des sucs nutritifs, et une *occasionelle* qui est la lâcheté, la molesse de certaines membranes, particulièrement de celles du tissu cellulaire et de la peau; l'extrémité et la porosité de plusieurs fibres nerveuses, servant à humecter le tissu muqueux. La Médecine du jour rejeterait une grande partie de ses opinions. Fernel, (*concilium* 17, chap. 30), reconnaît qu'on ne peut devenir polysarque et s'entretenir dans cet état sans l'usage d'une nourriture succulente prise abondamment. En général, la proposition de l'auteur est vraie; mais, comme je l'ai fait remarquer, le nombre des polysarques qui mangent peu est encore considérable.

Causes éloignées.

Les causes éloignées de la Polysarcie sont généralement la bonne chère, l'abus des spiritueux, la gaîté, la tranquillité de l'ame le passage, d'un climat froid à un tempéré; la respiration des vapeurs qu'exhalent les boutiques des bouchers, l'apathie, l'éloignement des plaisirs de l'amour, la castration, le repos, un sommeil très-prolongé, et enfin la guérison d'une maladie. Je dois cependant faire observer que quelquefois des causes tout-à-fait opposées ont occasionné l'obésité, telles sont, par exemple, la vie assez frugale, même austère, l'abus des boissons aqueuses, l'introduction de l'air dans le tissu cellulaire, le mariage et l'abus des plaisirs de l'amour, les saignées répétées, les hémorragies, une constitution molle et relâchée, le passage d'un climat chaud à un froid, l'amputation d'un ou de plusieurs membres, l'application aux sciences, le flux menstruel peu abondant, ou trop considé-

rable, la grossesse, les courses long-temps prolongées à cheval, et l'abus du muriate de soude sont des causes productives de la Polysarcie. Je commence par les premières.

Un Milanais, que la médiocrité de sa fortune rendait sobre et actif, ayant acquis un grand héritage, abusa de la table et des spiritueux; il devint polysarque : il mourut subitement à la suite d'un grand repas.

L'abus des alcooliques dans un pays chaud, dit le professeur Raggi, de Pavie, est le moyen d'acquérir une graisse factice. Selon Walther le vin exquis et les boissons spiritueuses prédisposent à cette maladie.

La tranquillité de l'ame, la cessation d'études auxquelles on avait été livré long-temps, et avec beaucoup d'application, ont conduit à la Polysarcie des personnes qui auparavant étaient très-maigres. Les recueils d'observations en contiennent plusieurs exemples. Démétrius Polycreste, renfermé dans une prison de l'île de Rhodes, par ordre de Seleucus, son gendre, et cependant traité avec la magnificence des rois, devint polysarque à cause de la tranquillité de son ame et de l'éloignement des affaires, et mourut

de mort subite. Le sanglier continuellement agité par la crainte de perdre la vie mange assez peu, et est constamment maigre; s'il perd de sa liberté, il oublie ce caractère de férocité, mange beaucoup et devient polysarque; (Leçon d'Hist. natur., du 3 août, du professeur Geoffroy Saint-Hilaire). Aristote (prob. 23, livre 10), dit que si les cochons engraissent, on en doit voir la cause dans l'état d'inaction dans lequel vivent ces animaux. On ne peut nier que l'opinion d'Aristote ne soit vraie jusqu'à un certain point, mais on doit encore attribuer, en partie, l'embonpoint de ces animaux à la castration et à l'isolement dans lequel on les fait vivre, après cette opération, en les renfermant dans une étable très-étroite. Dans quelques pays même, pour augmenter leur excessif embonpoint, on leur lie les jambes quelque temps avant de les conduire à la boucherie.

Si les habitans du Nord se transportent dans l'île de Chio, ou dans la ville de Malaga, où la plus grande chaleur ne s'éloigne de la moindre que de très-peu de degrés,

ils deviennent la plupart polysarques, au rapport du professeur Raggi.

Prosper Alpin, (*De Medecinâ Egypt.*, *chap.* 9, *pag.* 15), dit que les corps des habitans des villes de l'Egypte sont si chauds, qu'ils sont forcés de diminuer cette sécheresse et cette chaleur par l'usage continuel des alimens, des boissons, des plaisirs vénériens et des bains d'eau douce, et qu'il n'a jamais vu autant d'hommes gras et replets qu'au Caire. Il ajoute encore que beaucoup d'entr'eux avaient les seins plus gras, plus volumineux, que les mamelles des femmes les plus grasses.

Les exemples des religieux, qui, obligés d'observer un grand repos engraissent et deviennent aussi polysarques, ne sont nullement rares. Les voleurs qui sont forcés de mener une vie active, s'ils sont condamnés à la prison, et par conséquent au repos, quoique mal nourris, engraissent et sont quelquefois attaqués du deuxième degré de la Polysarcie. L'observation a fait adopter aux Italiens le proverbe suivant : « *Sei grassò come un ladrò*; tu es gras comme un voleur ».

Les bouchers sont les plus exposés à cette maladie. Les vapeurs animales qui s'exhalent abondamment des chairs fraîches, sont généralement regardées comme une cause de l'embonpoint des bouchers. Je ne sais encore si le gaz azote qui se développe dans les boutiques des bouchers, ou bien la nourriture succulente, sont la cause efficiente de la Polysarcie, et quelle est la plus puissante des trois.

Il est généralement reconnu que les hommes, les quadrupèdes, les volatiles, les poissons châtrés (1), engraissent facilement; mais je dois faire observer que cela n'arrive pas à toutes les époques. Chez les volatiles et surtout les granivores, cette opération peut se pratiquer avec succès dans tous les temps; car s'ils ne meurent des suites de l'opération, ils deviennent gras.

(1) Samuel Tull, anglais, faiseur de filets, fut le premier qui châtra les poissons dans l'année 1642, en présence de M. Sloone, ci-devant président de la Société royale de Londres. Le professeur Dumeril, dans le cours de l'année 1810 de ses leçons instructives d'icthyologie, nous a donné tous les détails les plus intéressans pour bien pratiquer cette opération.

Nous savons que les poissons châtrés engraissent; mais nous ignorons si cette pratique est également heureuse à toutes les époques de leur vie. Les amateurs qui en nourrissent en quantité devraient en châtrer plusieurs espéces, aux diverses périodes de leur vie, pour enrichir de nouveaux faits l'icthyologie. Les hommes, quand ils sont châtrés après un certain âge à la suite de quelque maladie, n'engraissent plus.

En Toscane, où l'inflammation des parotides, comme j'ai eu occasion de m'en convaincre est plus grave qu'ailleurs, par l'étroite liaison qu'ont les parotides avec les testicules, la maladie abandonnant les premières glandes se porte sur les secondes, et les rend squirrheuses ou gangréneuses, terminaison qui réclame souvent l'opération de la castration. J'ai connu un prêtre, célèbre musicien, et un homme, qui furent opérés pour cette raison; le premier à 28 ans, le second à 30. Tous les deux au lieu d'engraisser maigrirent au point de ressembler à des squelettes : néanmoins ils se portaient assez bien. J'ai encore connu deux personnes qui subirent cette opé-

ration après la trentième année, l'un pour un squirrhe, l'autre pour un ulcère gangréneux. J'ai connu également plusieurs hommes qui ne furent privés que d'un seul testicule, et qui conservèrent leur embonpoint naturel.

Lorsque le goût général de l'Italie préférait le chant d'un castrat à celui d'une femme, on faisait subir l'opération de la castration à un grand nombre d'enfans, et l'on voyait également un nombre de polysarques beaucoup plus grand que celui qui s'observa quelque temps après l'ordonnance du pape Clément XIV, que Joseph II étendit à la Lombardie, ordonnance qui veut que celui qui aura mutilé un homme soit puni de la peine de mort.

Il est connu depuis long-tems que le repos et l'oisiveté sont une des plus puissantes causes qui contribuent à la Polysarcie. Trincavellus, (*lib.* 1, *cons.* 19, pag. 29), nous donne l'histoire d'un homme qui devint extrêmement gras pour avoir abandonné ses exercices ordinaires, et fait meilleure chère que de coutume. Un homme après avoir mené

une vie active se livra à l'oisiveté, et un peu à la bonne chère, il devint polysarque au second degré et d'une force extraordinaire. Souvent il se félicitait devant moi de son bien-être; mais ce malheureux ayant refusé de reprendre ses anciennes habitudes, et d'abandonner une nourriture trop succulente, maigrit rapidement à la suite de diverses affections de l'ame et mourut anasarque; après avoir méprisé les autorités de Celse et de Tite-live qui disaient, le premier : « Si vous vous trouvez plus gras, plus beau, et d'un meilleur teint qu'à l'ordinaire, prenez garde à votre santé ». Le second : « Les corps vigoureux et puissans sont à couvert contre les ennemis extérieurs, mais leurs propres forces les chargent, les incommodent, et enfin les tuent ».

Le sommeil très-prolongé, est encore une des causes de la Polysarcie. Le docteur Dardonville rapporte l'observation tirée du Journal de Médecine de Paris, année 1757, d'un homme âgé de 50 ans, grand dormeur et mangeur, parvenu à une grosseur extraordinaire, et qui, depuis l'âge de 32 ans,

se purgeait et se faisait saigner cinq ou six fois l'année. Il est connu que Denis Héraclite, fils de Déarcès, dormait beaucoup et très-profondément, de manière qu'on pouvait le piquer plusieurs fois sans le réveiller. Sa Polysarcie était excessive.

Tout le monde sait combien engraissent facilement ceux qui échappent à une longue maladie (1), les enfans surtout, en fournissent des exemples fréquens. J'ai maintenant sous les yeux une jeune fille que je regardais comme attaquée d'une maladie mortelle, parce qu'elle avait tous les symptômes d'un état de consomption avancée; et cependant rétablie de cette maladie dangereuse dans l'espace de deux mois, elle est devenue obèse. Le poids de son corps est au moins le double de ce qu'il était avant sa première maladie. Elle mange presque toute la journée avec beaucoup d'appétit, et je crains qu'elle ne termine sa carrière par une mort subite. Sennert dit qu'il a connu un noble qui, dans la con-

(1) Mercurialis et Lorry ont fait la même remarque.

valescence d'une fièvre maligne devint si gras, qu'il ne pouvait plus se remuer, et la masse de son corps pesait quatre cents livres. Selon Sennert, la Polysarcie se termine par la paralysie et la diarrhée, mais il n'en rapporte aucun exemple.

Des causes très-éloignées qui, quelquefois, engendrent la Polysarcie.

Les frères mendians, surtout les capucins qui mangent peu de viande, qui ne se nourrissent que d'herbages et qui jeûnent souvent, sont quelquefois saisis de cette maladie : je ne saurais en indiquer la raison.

J'ai déjà cité l'observation de M. Dupuytren, d'une femme qui était arrivée à sa dernière période de l'obésité, quoiqu'elle soit née et qu'elle ait toujours vécu dans la plus grande indigence.

Les exemples des libertins et des filles prostituées qui, après avoir passé leur jeunesse dans l'abus des plaisirs, ont réformé leurs habitudes vicieuses, et sont devenus polysarques, par suite de ce changement, ne sont point rares non plus. Selon Walther, Lorry et Weikard, le mariage prédispose à l'obésité les personnes maigres. *Bontius*, (*de Medecinâ*

Egyptiorum, *chap*. 9, *pag*. 15), dit que les Egyptiens sont souvent polysarques, parce qu'ils se livrent aux excès de Vénus. J'ai connu un jeune homme amoureux qui maigrit par la violence de la passion ; il devint obèse aussitôt qu'il eut obtenu l'objet de son amour. Combien de filles qui, devenues très-maigres par l'effet de la masturbation, ont acquis un embonpoint extraordinaire, après avoir été mariées!

Epifanio regardait comme capables d'engendrer la Polysarcie les boissons à la glace prises en grande quantité ; mais si je considère que le malade dont il parle, menait une vie oisive, qu'il dormait long-temps, qu'il mangeait beaucoup et surtout qu'il faisait usage d'une excellente nourriture ; de plus, si j'ajoute à ces considérations l'action débilitante du froid, je ne puis m'empêcher de regarder comme fort hypothétique l'opinion de l'auteur que je viens de citer.

Les brasseurs et les personnes qui, arrivés à un certain âge, ont changé la boisson du vin en celle de la bierre, ainsi que celles qui font un trop grand usage du thé, sont souvent atteints de l'obésité. L'abus que l'on en

fait en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, rend la Polysarcie assez commune dans ces climats.

Certaines circonstances particulières favorisent l'embonpoint et la Polysarcie. Quelques conscrits cherchant à surprendre les gens de l'art qui devaient les examiner, pour se soustraire à la conscription, imaginèrent de se faire introduire dans le tissu cellulaire sous-cutané, par une ouverture faite derrière les oreilles, une certaine quantité d'air (1), qui, s'avançant de cellule en cellule, se répandit sur tout le corps et simula une tympanite générale (2). Quelques jours après leur réforme, ne pouvant exercer librement leurs fonctions, ils facilitèrent la sortie de l'air par des routes artificielles; ils devinrent maigres comme des squelettes;

(1) Ils fermaient ce trou avec du taffetas d'Angleterre.

(2) L'obésité, dit Weikard, (Manuel de médec. et chirurg. pratique 1°., page 283), diffère de la constitution phlegmatique et de l'emphysème, en ce que, dans la première, le tissu cellulaire n'est rempli ni d'eau, ni de mucus, ni d'air, mais d'une graisse saine, compatible avec l'état de santé.

l'appétit et les forces digestives affaiblies d'abord, s'accrurent au point qu'ils avaient de la voracité, et peu de semaines après ils furent polysarques. Un d'eux, par l'impression d'une affection de l'ame, maigrit en quelques jours, et fut attaqué d'anasarque; affection qui le conduisit bientôt à la mort. J'ignore quel a été le sort de son compagnon. G. B. Timmerman, (*de emphisemate artificiali*, Giessæ, 1777), rapporte un exemple semblable.

Dans quelques autres circonstances il y a des évacuations, qui peuvent, en diminuant l'excitement de l'organe cutané, favoriser la Polysarcie. Les bouchers anglais connaissent cette vérité et la mettent en pratique, lorsque, pour engraisser leurs veaux il les saignent fréquemment. En Angleterre, comme me l'a assuré le professeur Scassi, de Gênes, on saigne également les cochons pour les engraisser. Boerrhaave, comme je l'ai déjà dit, nous a laissé l'histoire d'un docteur qui devint très-gras par l'usage du même moyen.

Lorry assure que jamais on ne voit la graisse se reproduire avec plus de rapidité

que chez les hommes qui, après de grandes blessures, ont eu d'abondantes hémorragies, et qui, pendant leur traitement, ont été condamnés au repos absolu. La graisse chez eux succède à l'enflure des extrémités. Une faiblesse poussée à l'excès produira un épanchement de sérosité; un moindre degré de faiblesse procure une graisse surabondante.

On a observé, dit Lorry, que les personnes dont la constitution du corps est flasque et relâchée, sont très-disposées à devenir corpulentes.

Un grand nombre de gens, dit Weikard, s'engraissent en quittant des pays chauds, pour aller s'établir dans des contrées froides : il faut, selon lui, en chercher la raison dans la suppression de la transpiration produite par le froid, et dans la manière de vivre des peuples du nord, qui font un grand usage des boissons spiritueuses, et se nourrissent d'alimens très-substantiels. Le docteur Dardonville, (page 14), fait mention de M. Cusson, médecin de Montpellier, qui avait acquis un embonpoint excessif à l'âge de vingt-six ans, dans l'espace de six mois, depuis son retour d'un voyage

qu'il avait fait sur les côtes d'Espagne et d'Afrique.

Quelques opérations majeures, comme l'amputation d'un membre, contribuent à développer quelquefois un certain embonpoint qui paraît faire soupçonner une Polysarcie légère. Nous voyons que dans beaucoup de personnes qui ont supporté la section d'une extrémité, celle du côté opposé acquiert pour l'ordinaire, non-seulement une plus grande force, mais encore un plus grand développement.

L'application aux sciences a contribué quelquefois à la Polysarcie. Personne n'ignore que le grand Haller est mort dans le second degré de Polysarcie. Un avocat, par ses travaux littéraires, a terminé ses jours de la même manière.

Hippocrate, Galien, Walther, et plusieurs autres ont remarqué que le flux menstruel peu abondant, peut déterminer l'obésité. Le docteur Dardonville dit avoir connu une demoiselle âgée de dix-huit ans, qui avait commencé à être réglée à quatorze ans. Le flux menstruel coula peu abondamment jusqu'à la dix-neuvième année; et pendant

ce temps elle engraissa considérablement; mais après cette époque, les règles furent très-abondantes, et dans l'espace de six mois, la personne qui fait le sujet de cette observation, maigrit d'une manière remarquable.

Un flux menstruel trop considérable peut aussi en augmentant une faiblesse générale de tout le systême, engendrer la Polysarcie. Madame P....., de Venise, rendue célèbre par la grande quantité de sang qu'elle perdait tous les mois, et qui allait à 165 onces, était cependant encore obligée de se faire saigner plusieurs fois dans l'année; elle avait un embonpoint si considérable, qu'elle ne pouvait presque pas s'occuper même des affaires de sa maison. Le docteur Dardonville dit avoir connu dans le département du Calvados, une femme d'une fraîcheur peu commune et atteinte d'un embonpoint, qui la gênait beaucoup lorsqu'elle marchait. Ses règles étaient très-abondantes.

« L'absence des règles, selon M. Dardonville pendant la gestation, fait augmenter l'embonpoint de madame Lecl.....,

rue des Juifs. Elle éprouve ce changement pendant ses grossesses, et maigrit lorsqu'elle n'est pas enceinte, quoiqu'elle n'allaite pas ses enfans ». C'est peut-être la seule observation que nous ayons en ce genre.

L'auteur cité nous instruit que « certaines professions disposent à l'obésité : il en est de même de certains exercices. Qui n'a pas remarqué que les hommes, qui montent fréquemment à cheval, deviennent généralement gras? Mais chez eux c'est principalement le ventre et les extrémités superieures qui augmentent considérablement; au contraire les extrémités inférieures sont grêles relativement au reste du corps. L'exercice de la voiture n'y dispose pas moins. On a observé de tous les temps que les courriers de la malle et des diligences parvenaient à un grand embonpoint. Il semble que de légères secousses, continuées pendant longtemps, produisent un relâchement du tissu cellulaire et le rendent plus propre à recevoir la graisse ». J'avoue franchement que je n'ai jamais eu occasion de faire une telle remarque, quoique j'aie fait plusieurs voya-

ges en diligence et en poste. Plutarque, (*Quest. natural.* dans la troisième question), rapporte qu'Appolonius, fils du grand Hérophile, presque émacié, devint très-replet après qu'il eut fait usage de mets fort salés. Mercurialis, guidé par l'observation que les chèvres et d'autres animaux à pieds fourchus, engraissent lorsqu'on leur donne abondamment le muriate de soude, (sel commun), a pensé que c'était un moyen d'engraisser aussi les hommes. Je crois qu'Appolonius n'engraissa pas par l'usage des substances salées, mais bien parce que ses forces digestives affaiblies, devinrent plus actives par le stimulus de ses nouveaux alimens et produisirent une espèce de voracité qui conduisit à la Polysarcie.

Un appétit extraordinaire existe souvent chez les Polysarques.

On sait que les polysarques conservent une voracité, ou du moins un appétit qui les sollicite à manger à chaque instant. Les alimens seuls, dit Weikard, ne suffiraient pas pour produire l'obésité, si les forces digestives n'étaient pas en même-temps considérablement augmentées. Unzerus parle d'un évêque qui était forcé de manger de trois en trois heures. Une dame Gênoise, que je connais, est obligée de manger toutes les quatre heures, pour lui éviter de pénibles défaillances. Sennert dit que les polysarques souffrent la faim et la soif, à cause du resserrement des trachées aëriennes. Cette opinion me paraît hypothétique. Un de mes amis me disait qu'il n'avait jamais rassasié son appétit, quoique, entre les grands repas, il mangeât souvent sept ou huit livres de viande, plusieurs pains, et qu'il bût

beaucoup de vin. La Polysarcie de ceux qui ne peuvent rassasier leur appétit, est ordinairement sans remède. Celse, (*Lib.* 3, *cap.* 21), prédit qu'un certain Chrysippe, valet du roi Antigone, ne guérirait jamais de son obésité, parce qu'il était extrêmement vorace. Un autre médecin qui avait promis de le guérir, prescrivit un régime sévère; mais le malade éprouva des défaillances si fortes, qu'il était forcé, pour les éviter, de manger à l'insçu du médecin et de sa famille, et il resta dans le même état ainsi que l'avait prévu Celse. Quintilien nous dit qu'il n'y a point de faim si dangereuse que celle qui n'est jamais rassasiée. L'estomac digère ses alimens avec tant de facilité chez ces sortes de malades, que si l'on fait l'ouverture du cadavre d'un polysarque mort peu d'heures après son repas, on ne trouve pas de résidu alimentaire. Il est cependant vrai que la faim n'est pas un symptôme constant de la maladie. J'ai connu deux dames qui mangeaient peu, et qui, cependant, furent atteintes de cette affection. Elles n'allaient que rarement à la selle, leurs règles étaient peu abondantes, et cependant

elles étaient extrêmement portées aux plaisirs de l'amour (1). Le peu de nourriture qu'elles prenaient se convertissait en graisse. Walther a de même observé que plusieurs personnes sont devenues polysarques, quoique se nourrissant assez mal.

(1) Cette observation a été faite aussi par Avicenne, qui ajoute que leur appétit est souvent naturel ou affaibli. Thomas Bartholin, (*Hist. anatom. cap.* 3, *observ.* LXXXVIII,) parle d'une femme très-grasse, qui pouvait s'abstenir de manger pendant plusieurs jours sans qu'elle en ressentît aucune incommodité. Cela arrivait, parce que la graisse pompée par les absorbants servait à la nourrir. Lorry nous donne un autre exemple d'une dame polysarque, qui mangeait assez peu.

Quelle est la saison de l'année, le climat et le tempérament qui contribuent le plus à la Polysarcie.

Mercurialis nous instruit que la saison la plus opportune pour devenir obèse, est l'hiver, parce que, dans cette saison, la transpiration se supprime aisément, et la graisse se secrète en grande abondance. Fernel croit que la saison de l'année la plus favorable au développement de cette maladie est la fin de l'été. Aristote, (3. *Hist. Nat.*, *cap.* 18), a annoncé également cette vérité, qu'Epiphane a confirmée ensuite. J'ai fait la même observation sur des paysans qui, mal nourris en hiver et dans le printemps, mangent en été beaucoup de raisins et de figues, et deviennent fort gras (1). Il en arrive autrement chez ceux

(1) A. Epiphane, a dit avec raison, que les Polysarques devaient éviter le raisin, et les figues; et Galien (2°. *De alim. M. fac.*, *cap.* 9,) nous rap-

qui se nourrissent bien en hiver et au printemps ; ceux-ci, s'ils abusent du régime, s'ils mangent avec excès des fruits que nous avons cités, maigrissent loin d'engraisser : la raison en est bien claire : ces fruits par leur nature, sucrés, purgent les corps doués d'embonpoint, et diminuent leur graisse.

Le climat humide et froid, comme dit l'auteur, dans les tempéramens froids et pituiteux, qui secrètent une plus grande quantité de bile que celle qui devrait faciliter toutes les secrétions, est celui qui contribue davantage au développement de cette maladie. Avicenne et Weikard pensent que le climat froid engendre la Polysarcie ; mais Laurent Joubert, (pag. 59), dit au contraire que la graisse se secrète beaucoup mieux sous un ciel tempéré, que sous un froid. Par l'analyse que j'ai faite de la plupart des auteurs qui ont parlé de cette maladie, et par mon expérience sur ce qui re-

porte l'exemple des gardiens des vignes et des champs de figuiers, qui se nourrissent pendant deux mois de ces fruits, et sont le plus souvent assez gras à la fin de l'été.

garde l'Italie et une partie de la France, je me suis convaincu que les climats tempérés ou même un peu chauds, l'automne et un tempérament sanguin-lymphatique, sont les circonstances qui favorisent le plus le développement de la Polysarcie. Les pays qui nous offrent le plus de Polysarques sont l'Egypte, l'Angleterre (1), la Hollande (2), et l'Italie. Le Milanais est de tous les pays d'Italie celui qui fournit les exemples les plus fréquens de cette maladie. Le professeur Scassi de Gênes m'a assuré avoir rencontré plusieurs Polysarques en Angleterre. Marcellus Donatus, (édit. de Venise, pag. 283), assure avoir vu un jeune Anglais qui parcourait l'Italie, et se montrait comme curiosité au peuple. Il était d'une épaisseur monstrueuse. Le docteur Dardonville donne un extrait des papiers de Londres du 31 octobre 1757, qui font mention de M. Polwel, mort dans le Comté d'Essex, dont l'obésité

(1) Lisez C. Schulz (*De Obesitate, Lugd.-Batav.* 1752).

(2) Voyez M. J. Baster et Verhandelinger, *vitvegeeven door de Hollandse*, tom. IV.

monstrueuse l'avait rendu célèbre. Epaminondas fut un des hommes les plus gras. Trois hommes pouvaient à peine embrasser son ventre : il était tellement gras, qu'on ne le pouvait regarder qu'avec étonnement. Galien, (*de morb. different.*, *cap.* 9), parlant de Nicomaque de Smyrne, dit que son corps étant parvenu à une grosseur extraordinaire, il ne pouvait plus se remuer, et que cependant il fut guéri par Esculape. Prosper Alpin, (*de Medicinâ Egyptiorum*, *cap.* 9.) dit qu'il n'y a point de lieu où l'on trouve autant de polysarques qu'au Caire. J'ai rencontré très-peu de polysarques dans le nord, (je ne connais point de ville au-delà de Paris.) Dans cette capitale, je n'ai connu que trois femmes obèses : deux dans le deuxième degré, et une dans le dernier degré, et un enfant dont j'ai déjà parlé (1). Une de ces deux était la femme d'un boucher. Ettmuller dit que les Allemands sont plus gras que les Français, et ceux-ci que les Ita-

(1) Le professeur Alibert m'a instruit, il y a quatre ans, qu'il y avait au Collège de France, un élève externe qui étudiait les mathématiques, polysarque dans le deuxième degré. Par toutes les diligences

liens. Walther a avancé la même proposition. Je ne puis convenir avec les auteurs cités sur cette dernière assertion, car je trouve par la lecture des différents auteurs qui ont traité de l'obésité en Allemagne et en France un plus petit nombre de polysarques qu'en Italie, en faisant attention à l'étendue du terrain. Cornelius Nepos nous apprend dans son Alcibiade, que les Boétiens sont gras et replets.

que j'ai faites, je n'ai pu réussir à savoir son adresse. Je sais qu'il vit, et que quelquefois il se promène dans Paris. Ses mouvemens sont lents, et sa respiration difficile. Il est, dans ce moment, parvenu au dernier degré de polysarcie universelle.

De l'exercice, du poids et de la taille des polysarques.

L'exercice et le poids des polysarques, sont toujours en raison de l'intensité de la maladie, de leur âge, et de la grandeur des individus. Edouard Bright, à l'âge de dix ans et demi, pesait cent quarante-quatre liv. de douze onces; à vingt ans, trois cent cinquante-six livres, et treize mois avant de mourir, cinq cent quatre-vingt-quatre livres. Le docteur Coé qui en donne l'histoire, croit que depuis il s'accrut encore, et que l'on doit, d'après son calcul, évaluer son poids à neuf cent quarante-neuf livres et cinq onces. Il avait cinq pieds neuf pouces et demi de hauteur : la circonférence de son corps mesuré par dessous les aiselles, était cinq pieds et six pouces; mesuré sur le ventre, cinq pieds et onze pouces, celle du bras deux pieds et deux pouces, celle de la jambe deux pieds et huit pouces. Le même auteur raconte qu'il y avait à Malden un jeune homme de quatorze ans, qui n'est

pas de la famille de M. Bright, et qui pesait autant que lui. Il rapporte l'observation de Tulpius, (*Observation. medicinæ, lib.* 3, *cap.* 53), relative à un enfant de cinq ans qui pesait cent cinquante livres : son corps était tellement gras, que pour entourer ses lombes, il fallait un ruban d'un aune et demie. Ses cuisses avaient acquis un tel volume, qu'elles paraissaient être au quadruple de l'état naturel. Ses bras, ses mains avaient une forme tellement extraordinaire, que lorsqu'il ouvrait la main et la serrait, on aurait juré que c'était un homme de vingt ans. J'ai connu à Milan le fils d'un fermier qui, à l'âge de 4 ans, pesait cent deux livres de douze onces; mais celui-ci avait peine à fermer les mains à cause de leur excès de graisse. Il mourut un an après, ayant souffert toutes les incommodités attachées à cette maladie. Sennert (*De Corpulentia maxima*, tom. 6, pag. 247), parle d'une dame qui, à trente-six ans, pesait quatre cent quatre-vingt livres, et d'un homme qui pesait quatre cents (1), et qui, cependant, pa-

(1) Et selon Ettmuller, six cent quatre-vingt liv.

raissait en public. Haller parle d'un homme qui pesait huit cents livres. Le même auteur rapporte l'histoire d'un homme si gras, que la graisse sortait de l'ombilic. La dame dont j'ai parlé, qui mourut d'érésipèle, quelques années avant sa mort pesait trois cent vingt-neuf livres. Son frère qui existe encore, pesait dans le temps de sa Polysarcie, trois cent cinquante-trois livres. Fourcroy rapporte que le poids de la graisse chez les individus affectés de Polysarcie, s'élève de quatre-vingt à trois cents kilogrammes; tandis que le poids ordinaire de la graisse dans une personne d'un médiocre embonpoint, n'est que la vingtième partie de son poids. Bartholin (*centuria* 1, *hist.* 388), rapporte l'histoire d'une fille qui, à l'âge de douze ans, pesait deux cent livres. Le docteur Dardonville fait mention de M. Polwel, mort dans le comté d'Essex. La circonférence de son corps était de quatre mètres et demi; il pesait six cent cinquante livres. Le chevalier de Hanoovrien pesait quatre cents livres; le chevalier de Haguæ pesait cinq cents, et au rapport de Kürsnero, l'épaisseur de la graisse chez ce

dernier était d'un pied et demi. Ces exemples se trouvent dans l'Encyclop. chirurg., pag. 469, de Jean Doleus. Un ministre polonais, Jean Mussius, (*Eph. cur. Germ.*, *anno* 2, *obs.* 87), mourut suffoqué par un excès de graisse de l'épaisseur de huit pouces; cette graisse était d'une couleur citrine. Doleus a observé un fait d'une semblable nature dans la personne de Kochendorfer, citoyen du Hanôvre. Le cardinal Busca, Milanais, mourut suffoqué par la trop grande quantité de graisse : la terminaison de sa maladie fut une angine. L'épaisseur de la graisse, entassée sur le bas-ventre, était de huit pouces. La dame dont parle Sennert, qui pesait quatre cent quatre-vingt livres, avait cinq pieds et cinq pouces de hauteur; la circonférence de son corps par-dessous les aisselles, était encore de cinq pieds et un pouce; celle du ventre cinq pieds et trois pouces. La deuxième avait cinq pieds et trois pouces de haut; la circonférence de son corps mesurée comme la précédente était 1.° de cinq pieds moins cinq pouces; 2°. de cinq pieds e trois pouces.

La Stérilité est assez commune chez les Polysarques.

Hippocrate, dans son Livre de la Stérilité, nous prévient que les femmes obèses ne conçoivent pas; parce que l'orifice de l'uterus, comprimé par l'épiploon dont le volume est augmenté par la graisse qui le surcharge, ne peut recevoir le sperme. Mercatus, (tome 3, page 641), recherchant la cause de la stérilité des polysarques, rejette cette opinion généralement reçue de son temps, il pense que les constitutions des gens très-replets étant des constitutions froides, ils sont peu portés aux passions en général et particulièrement à celle de l'amour. Il croit que l'embarras graisseux du bas-ventre fait rappetisser les parties génitales chez l'homme, tandis que chez la femme cette même surabondance de l'épiploon les empêche de devenir fécondes. Hippocrate observa encore que les femmes scythes qui vivaient dans l'oisiveté étaient

fort grasses et stériles, tandis que leurs servantes, que l'activité rendait assez maigres, étaient très-fécondes. Il ajoute que l'orifice de l'uterus des femmes polysarques est obstrué par la graisse, et ne peut recevoir le sperme. Mais l'anatomie nous apprend combien il est rare que la graisse s'amasse dans ces parties. Aectius, (*Tract.* 4, *sermo* 4, *cap.* 26), rapporte à-peu-près les mêmes choses. Mais il ajoute qu'une des principales causes de la stérilité des polysarques, tient à ce que l'acte vénérien ne s'accomplit qu'imparfaitement, les parties ne pouvant s'approcher assez. Mais si l'on considère que beaucoup de femmes deviennent grosses sans qu'il y ait eu introduction complète du pénis, et lors même que la membrane de l'hymen est restée intacte, on verra facilement le peu de fond que l'on peut faire sur cette opinion. Mercatus pense que l'obésité qui n'est pas connée, ne s'oppose pas à la fécondité des femmes polysarques. Sennert nous assure que les accouplemens des polysarques sont stériles, parce que leur sperme est trop cuit par la chaleur, et s'il est abondant, il est aqueux, à cause de la

trop grande humidité. Galien croit que chez les femmes polysarques la semence est tenue et stérile (1), ce qui fait qu'elles sont rarement fécondes et qu'elles avortent si elles ont conçu (2). Marie-Louise Clay conçut six fois, mais fit trois fausses couches. Je n'ai pas d'observations suffisantes pour confirmer ou rejeter l'autorité de Sennert et de Galien; seulement je puis citer une dame qui fut stérile tant que dura sa Polysarcie, et qui fut plusieurs fois mère après qu'elle eût été guérie.

Hercules de Saxonia nous a laissé en peu de lignes une méthode assez rationnelle pour guérir la stérilité des Polysarques. Il veut qu'on exténue le corps par des saignées, des

(1) Avicenne, à l'article cité, Laurans (Anat. fevil. 218, et Hoeflerus dans son *Medicus Herculeus*, *pag.* 300), disent que les personnes trop grasses et polysarques sont rarément prolifiques.

(2) Nous avons perdu à Gênes une dame d'une famille très-distinguée, qui, à la suite d'un mariage d'inclination, devint polysarque, et en même-tems enceinte. Le professeur Scassi nous prédit qu'au premier travail de l'accouchement, probablement elle périrait d'apoplexie. L'issue prouva la justesse du pronostic de ce grand praticien.

purgatifs, l'exercice, les frictions, la diète et des peines domestiques; enfin en procurant l'évacuation des émonctoires naturels. J'ai tenté la plupart de ces moyens chez une Polysarque, ce fut en vain, mais comme elle avait un appétit vorace, je prescrivais six onces d'eau de chaux par jour, ce qui remplit la double indication de diminuer la voracité, et de maigrir la malade. Quelques années après elle devint mère. Je fus conduit à la prescription de l'eau de chaux, parce que, l'ayant donné à un homme attaqué de boulimie, j'en obtins un grand succès; mais le malade mourut quelque temps après d'une autre maladie.

De la Nature de la graisse et son usage en médecine.

Ettmuller pense qu'il est difficile de décider si la graisse doit être rangée parmi les parties solides ou fluides. Après diverses considérations, il me semble, dit-il, que la graisse est d'une nature qui tient le milieu entre les deux, voulant dire qu'elle n'est ni fluide, ni solide. S'il en eût fait l'analyse, il n'eût pas parlé ainsi, et il se serait aperçu qu'elle doit être rangée parmi les fluides.

Théodore Gaza dit que le suif peut se transformer en graisse, et j'ajoute, qu'un repos extraordinaire, un changement dans le régime et dans le climat peuvent changer la graisse en suif. Il est reconnu que dans les différentes espèces d'animaux, la secrétion de la graisse montre dans ses résultats quelques différences, et qu'elle s'entasse plus en certains lieux que dans d'autres. Dans la brebis, la secrétion de la graisse est très-abondante dans les reins; dans les chèvres elle

l'est aux épiploons; dans les cochons plus dessous la peau, que partout ailleurs; dans les granivores et les herbivores, la graisse est plus ferme que dans les carnivores. Aux premiers appartient l'axonge et le suif; aux seconds, la graisse. Mais si l'on fait attention aux différences amenées par l'esclavage, le changement de nourriture, de climat, il est aisé de voir à quoi tiennent les exceptions qui modifient ce que j'avance. Il n'y a pas eu de substance graisseuse extraite des reptiles, et d'autres animaux, que l'on n'ait, de mille manières, employé contre les maladies, et chacune a trouvé ses partisans : ainsi, toutes ont été vantées comme capables de guérir des maladies accompagnées d'une diathèse sthénique, ou souvent même asthénique. Je regarde toutes les substances graisseuses, (lorsqu'elles ne sont point dégénérées), comme émollientes, en raison directe de la quantité d'huile qu'elles contiennent, et qui est susceptible d'être pompée par les absorbans. Virgile, (Egl. VIII), parlant de la graisse, dit : *Hæc ut cera liquescit uno eodemque igni*, et plus bas il ajoute : *Rigidas partes solvit.*

Organes secrétoires de la graisse, différentes espèces de graisse, son analyse et les avantages qui résultent d'une graisse modérée.

Malpighi crut avoir observé des glandes adipeuses qui secrétaient la graisse, ainsi que des vaisseaux propres à la pomper, et à la rapporter dans la circulation; mais depuis lui, l'anatomie la plus délicate n'a pu en constater l'existence. Haller, et la plupart des anatomistes ont pensé que la graisse se séparait du sang aux dernières ramifications artérielles, et qu'une fois formée dans ces vaisseaux elle était portée, à cause de sa légèreté spécifique, autour du canal cylindrique, et qu'elle suintait par des pores dont on suppose leurs parois criblés dans le tissu cellulaire. Mais quoique son opinion semble appuyée de quelques faits, elle est cependant combattue par de fortes objections. Le célèbre Fourcroy pensait que la désoxigénation du sang est la cause d'une sura-

bondante secrétion de graisse. Il a basé son opinion sur l'observation de quelques oiseaux, et de quelques animaux qui engraissent dans l'espace de quelques heures de brouillard; de ce nombre sont les ortolans, les grives, les quadrupèdes rongeurs. Mais si l'on remarque que les Polysarques mangent en général beaucoup, qu'ils abusent des spiritueux, et enfin que leurs maladies, le plus souvent sthéniques, tiennent à une surabondance d'oxygène ; si l'on observe encore que la nuit a une grande influence sur la Polysarcie des oiseaux et des rongeurs, qui, si on les aveugle, deviennent en peu de jours assez gras, il en résulte que l'opinion de Fourcroy souffrira beaucoup de restriction. Mais comment se fait la secrétion de la graisse ? Je l'ignore entièrement, et je crois que la physiologie éclairée de la chimie ne parviendra jamais à la connaître.

Jobert définit la graisse une huile épaisse et concrète, qui se dépose dans une ou plusieurs parties du corps des animaux. Suivant lui, il y en a de diverses espèces, plus ou moins solides, et de différentes formes, ce qui lui a fait donner plusieurs noms par les

Latins. On la distingue encore par les divers lieux qu'elle occupe dans l'animal; ainsi on l'appelle *pinguedo*, *adeps*, *sebum axungia unguentum et* Blasius, (Annat. du corps humain, pag. 5), parlant de la qualité de la graisse, la divise en deux espèces, c'est-à-dire modérément *chaude* et *humide;* il la subdivise en *molle*, *légère*, *rare*, et suivant qu'elle se secrète en tel ou tel lieu, elle a telle ou telle de ces propriétés. Mais nous devons au célèbre Fourcroy une meilleure définition; il dit que c'est une huile animale, plus ou moins fluide, coulant chez les animaux vivans, et qui, parconséquent, doit être rangée parmi les substances liquides. Elle se loge dans de petites vésicules, formées par le tissu cellulaire, en prenant la forme de ces petits sacs, elle est généralement répandue dans toutes les parties du corps, plus particulièrement sur celles que j'ai indiquées. Suivant cet auteur, dans le corps mort elle se trouve en espèce de globules, ou de plaques applaties, orbiculaires ou carrées, irrégulières; vue au microscope, elle paraît formée de vésicules pleines d'une humeur transparente.

Olaüs Borrichius s'est le premier occupé de l'analyse de la graisse dans le dix-septième siècle. Par sa distillation, il vit qu'il s'en élevait une fumée âcre, nuisible lorsqu'on la respirait. Cartheuser, en 1746, considérait la graisse comme une huile épaissie par un acide. Grytsmacher, en 1748, s'occupa très-particulièrement du même objet. Rhades, en 1753, en fit l'analyse et y reconnut un acide. Knape admit aussi l'existence d'un acide dans la graisse, et le trouva assez rectifié, il en forma une espèce particulière non encore décrite. Segner a également parlé de cet acide, et malgré leurs travaux, Aumont nia l'existence de cet acide, dans sa distillation de la graisse. Crell, en 1779, après une longue suite d'expériences, reconnut l'acide, et parvint à l'extraire, et à décrire ses propriétés et ses sels. Maret rapporta les expériences de Crell, et y ajouta quelques faits. Bergman donna le premier l'esquisse méthodique de ses forces attractives. Guyton a soutenu la présence de cet acide, tout formé dans la graisse; Bertholet a trouvé, en outre, la présence de l'oxigène. Crell enfin a distillé la graisse humaine. Vingt-huit

onces de cette graisse, chauffée dans une cornue de verre, au bain marie, lui ont donné, après s'être fondue au cent quinzième degré de Fahrenheit, une vapeur insipide; au cent vingtième, elle commençait à se boursouffler, ce que la graisse de bœuf n'a point présenté; il se forma ensuite deux liqueurs, une huile brune, liquide, d'un jaune doré à la surface, et une humeur figée au fond de cette huile. L'opération a duré vingt et une heures. Les produits avaient une odeur forte, et par la distillation on a obtenu vingt onces et trois gros, trente grains d'huile fluide; trois onces, trois gros, trente grains de vapeurs acides; trois onces un gros et quarante grains de charbon brillant. La perte a été de cinq gros et dix grains. Cette analyse, quelqu'exacte qu'elle paraisse, est encore bien éloignée de faire connaître la nature de l'acide sébacique dissous dans une certaine quantité d'eau, dont la nature et les principes ont été ensuite découverts par les recherches exactes des chimistes français; mais quelque soit la vérité de ces analyses, je suis persuadé que si on répète ces expériences on obtiendra quelque différence

dans le rapport des principes de la graisse et quelques-uns encore inconnue (1). On sait que la graisse a une consistance diverse, suivant les lieux où elle est secrétée, et qu'on trouve des différences dans le cadavre; que dans l'enfance elle est blanche, et que dans l'adulte elle tire sur le brun, ou est d'un jaune obscur; qu'enfin elle se charge plus ou moins d'oxigène, suivant qu'elle est plus ou moins en contact avec l'air. La grandeur des récipiens, la longueur des procédés, la nature des alimens dont l'animal se nourrit, le changement du climat, ses habitudes, l'âge, peuvent puissamment modifier sa composition. Delà je conclus qu'une analyse

(1) Je rapporterai ici le texte du Profr. Baumes sur l'analyse et production de la graisse.

« En ramassant en effet les circonstances qui déterminent la production de la graisse, liqueur animale demi-concrète huileuse, dispersée dans tout le corps, et différente d'elle-même suivant les parties qui la retiennent, on voit combien le docteur Beddoes a été fondé à avancer qu'elles tiennent à une certaine diminution d'oxigène et à une prédominance de carbone hydrogéné. L'analyse chimique de la graisse montre, que de six parties, il y en a cinq de carbone et une d'hydrogène et d'acide sébacique. »

exacte de la graisse humaine me paraît un travail très-difficile, pour ne pas dire impossible.

Macquer croyait que la graisse tendait à absorber l'acide surabondant du corps des animaux. Fourcroy n'admettait que l'absorption de l'excès d'oxigène; mais aujourd'hui nous connaissons les principaux usages de la graisse, ils se réduisent à conserver la chaleur de l'animal en l'empêchant de s'échapper. On sait que les hommes maigres sont plus sensibles à l'impression du froid. Lorry ose affirmer que la chaleur extérieure des personnes grasses est toujours inférieure d'un ou de deux degrés de celui d'une personne maigre. Il n'est pas étonnant si les polysarques, dans le dernier degré de maladie, sentent assez souvent dans leur intérieur une chaleur ardente qui les fatigue, tandis que les parties extérieures sont assez froides, car la physique nous apprend que la graisse est un mauvais conducteur du calorique, qu'elle retient ce principe matériel de la chaleur, et l'empêche de sortir au dehors. Le nommé Hermann, de Westphalie, ressentait une chaleur intérieure,

tandis que les parties de la surface de son corps étaient froides comme la glace, comme j'ai eu plusieurs fois occasion de l'observer sur l'individu lui même, pendant son séjour à Paris. Galien cite un malade qui avait constamment froid au bas-ventre, après qu'on lui eut emporté une partie de l'épiploon.

La graisse facilite les frottemens des parties, elle empêche les fibres de s'aglutiner, elle détermine les belles formes arrondies, gracieuses de certaines parties ; elle distend la peau, lui donne son éclat, elle remplit les intervales des fibres, elle humecte la substance nerveuse, et la rend plus prompte à sentir l'impression des puissances extérieures. Enfin elle sert dans certaines circonstances à réparer les pertes du corps, lorsque, par une maladie ou par une disette, l'homme est empêché de se nourrir.

Pronostic de la Polysarcie.

Le pronostic de la Polysarcie grave et universelle est toujours accompagné de danger, et le malade, lorsqu'il dort, devrait toujours être assis sur son lit, s'il ne veut pas mourir suffoqué ou apoplectique. La Polysarcie locale du péricarde et du médiastin, si elle est considérable, par la compression que la graisse exerce sur les poumons et sur le cœur, est souvent mortelle aux malades qui en sont atteints. La Polysarcie locale du mezzo colon et du mezzo rectum, lorsqu'elle est parvenue à son dernier degré, ne devient dangereuse que par les fâcheuses terminaisons qui en résultent. La Polysarcie légère, soit locale, soit universelle, n'est jamais mortelle, mais elle ne demande pas moins les soins du médecin, parce que ces deux variétés passent quelquefois à la Polysarcie grave et universelle.

Toutes les tumeurs qui contiennent de la graisse, si elles sont volumineuses, et qu'elles

environnent le cou, occasionnent souvent la mort par la compression qu'elles exercent sur les carotides, et l'observation, que j'ai rapportée d'après M. Bourdet, nous en fournit un exemple frappant. Les tumeurs graisseuses, les athéromes, stéatomes situés au jarret, si elles sont assez volumineuses, occasionnent la perte du mouvement et même de la sensibilité des extrémités par la compression de l'artère poplité, ou du nerf du même nom.

Les différentes tumeurs que nous avons rapportées à la classe de la Polysarcie, situées en différentes parties du corps, soit par leur grosseur ou par les parties qu'elles occupent, peuvent quelquefois devenir dangereuses et souvent même mortelles. Le Professeur Portal, (observ. sur la nat. et le traitement de l'apoplexie, pag. 143 et suiv.), dit avoir trouvé chez une personne morte d'apoplexie, les stéatomes dans le médiastin, dans le péricarde mésentère, et dans le cerveau; c'est au médecin éclairé à porter son pronostic lorsqu'il aura eu égard à toutes les circonstances qui l'accompagnent.

Traitement.

La cure de la Polysarcie universelle demande qu'on diminue l'excitement contre nature de tout le systême, et en particulier des vaisseaux secrétoires de la graisse et des parties qui sont le plus facilement affectées. Une diète végétale et tenue, d'après le professeur Raggi, est préférable à quelque remède pharmaceutique que ce soit; par ce seul moyen il guérit un enfant polysarque. Panarolus, (*pent.* 3, *observ.* 18 et 23), conseille de peu manger, et surtout de peu boire. Selon Cullen, la diète doit être sévère, ou plutôt elle doit être telle, qu'elle fournisse peu de matière nutritive. Les alimens, dit-il, doivent être pris du règne végétal, et tout au plus on peut permettre l'usage du lait. Je ne sais trop sur quoi il fonde ce dernier précepte; il semble au contraire que le lait nourrit beaucoup. Nous voyons que les pthisiques et les personnes affaiblies acquièrent souvent un

certain embonpoint par l'usage de cet aliment. Sennert veut que le régime soit composé d'alimens capables de tenir le ventre libre; il veut que le malade jeûne, et s'astreigne à une diète sévère. Cælius Aurelianus, (page 550), conseille le pain froid de seigle, comme étant moins nourrissant; il veut qu'on ne fasse qu'un repas, et qu'après on se tienne long-temps éveillé, que la boisson soit froide et aqueuse. Au lieu du pain de seigle on peut donner celui d'orge pour satisfaire en quelque manière l'appétit vorace ordinaire à ces malades. Les Romains savaient combien peu ce pain était nourrissant, ils le donnaient par punition aux soldats qui avaient mal combattu. Je suis bien étonné de voir qu'Ettmuller, (page 665), considère le pain d'orge comme une substance nourrissante et capable de produire la Polysarcie. Plusieurs paysans des montagnes des Alpes maritimes qui s'en nourrissent sont ordinairement très-maigres. Aristote même, (sect. 21, probl. deuxième), atteste que le pain de seigle nourrit beaucoup moins que le froment; c'est à cause de cette différence que l'ancien poëte ap-

pela le pain d'orge et de seigle, *pain de chien.*

L'occupation à quelqu'objet qui intéresse le malade ou les méditations prolongées dans la nuit et l'exercice proportionné à l'état de la maladie, sont des moyens excellens pour guérir la Polysarcie. Stephanus, professeur de Padoue, borne les moyens curatifs de la Polysarcie aux chagrins, aux soucis, aux soins domestiques, et aux affaires importantes. Selon Veikard, la méthode curative la plus simple et la plus naturelle, est de défendre au malade l'usage de toute nourriture succulente et des boissons spiritueuses; mais ce traitement est trop cruel et trop barbare, vu le bon appétit et l'énergie des organes digestifs de ces individus. Delà il suit qu'on doit accorder aux personnes corpulentes une quantité convenable d'alimens, mais on aura soin de leur en donner qui soient peu nourrissantes, et ne contiennent pas une grande quantité de particules grasses et albumineuses. Il veut que le malade mange peu de viande, et se livre à des travaux de corps et d'esprit.

Je pense donc que les alimens des poly-

sarques doivent être pris du règne végétal et cuits sans épiceries : on doit renoncer à tout aliment fourni par le règne animal, et se priver de souper. Le systême lymphatique affaibli et rendu asténique par les causes débilitantes indiquées, prend de l'activité, atténue la graissse et la fait rentrer dans la circulation, pour y subir une nouvelle animalisation. Cullen conseille l'exercice, quoiqu'il connût combien il est difficile de le pratiquer lorsqu'il existe une corpulence excessive. Il veut en même temps qu'on introduise dans la masse du sang un état salin par les moyens des acides et du savon, croyant que ce dernier passe dans les vaisseaux sanguins sans être décomposé et sans former un sel neutre avec l'acide qu'il rencontre dans l'estomac. Mais il est maintenant reconnu que l'effet des acides, excepté le nitrique et le phosphorique, affaiblissent toujours le systême (1), et les alkalis sont doués de la même nature d'agir. On sait combien est grande l'action des mouvemens

(1) J'en donne les raisons dans mon Essai sur l'Hystérie, à la page 31.

musculaires pour fondre la graisse; ainsi les bœufs du Piémont maigrissent beaucoup par la fatigue, lorsqu'on les amène à Gênes: quelques semaines de repos suffisent pour leur rendre tout leur embonpoint. Les portefaix qui font habituellement de grands efforts sont toujours maigres. On voit également que les chevaux qui sont en activité continuelle sont maigres. Ruisch a vu se fondre la graisse pendant la course rapide d'un mulet. Wolstein a vu un cheval rendre de la graisse avec les excrémens après de longues fatigues. Aristote, (*lib.* 3, *part. animal. cap.* 92), a remarqué que chez quelques personnes assez grasses, qui faisaient des exercices violens, la graisse était évacuée par les urines. J'ai eu occasion de voir un effet remarquable des lavemens d'eau froide, dans lesquels on fait fondre une once de muriate de soude pour guérir la Polysarcie. Un conscrit bergamasque, que son embonpoint pouvait faire regarder comme atteint de cette maladie au deuxième degré, parvint à maigrir par l'usage soutenue de ces lavemens; il en prenait de neuf à dix par jour. Il observait une diète végétale; il fut réformé pour cause de consomption,

mais ayant bientôt quitté l'usage des lavemens, il devint une seconde fois assez gras.

Walther conseille le fréquent usage des lavemens émoliens pour la cure de l'obésité.

La navigation de quarante lieues que fit la dame polysarque, morte d'érésipèle, et qui dura cinq jours, diminua de beaucoup (comme j'en fus le témoin,) son embonpoint. Walther considère la navigation, l'équitation par des lieux montueux, comme les meilleurs moyens pour guérir cette maladie. La navigation doit être encore plus avantageuse à ceux qui souffrent en mer, parce que les nausées que le roulis excite, affaiblissent tout le système, et il en résulte que les absorbans pompent mieux la graisse pour la faire passer en circulation. Cœlius Aurelianus dit qu'il est bon d'exercer le corps autant que possible, de faire usage de la voiture, de se livrer à tous les exercices du corps, et en particulier à la course, à la natation et à la déclamation, ainsi qu'aux méditations et à l'étude.

Hippocrate conseille à ceux qui ont besoin de maigrir, de faire de l'exercice à jeun, d'éviter le bain chaud, de ne faire

qu'un repas composé de substances végétales, et de se promener légèrement vêtus. Mais Cælius Aurelianus conseille au contraire les bains froids après qu'on se serait exposé à la chaleur du soleil, ou à celle du feu ou des vapeurs chaudes et sèches pour exciter la sueur. Jérôme Mercurialis, (*præ lectiones Patavinæ, pag.* 219), nous avertit que les gens gras suent difficilement à moins qu'on n'excite la sueur par des mouvemens très-violens. Parmi les animaux qui suent le moins sont les cochons et les bœufs. Les chevaux et les mulets sont ceux qui suent le plus. Cælius Aurelianus ajoute qu'il est bon de s'exposer au soleil sur les plages maritimes pour s'exercer à la natation dans une eau salée (1). Il recommande aussi les bains

(1) Dans tous les pays maritimes que j'ai parcourus, je n'ai rencontré qu'un seul polysarque qui appartienne à la classe des marins. Je le vis en 1804 à Diano-Marina, en Ligurie. Il me dit qu'il ne nageait que rarement, même en été, et qu'il ne le faisait qu'avec peine. Le docteur Vincent de Cette, que j'estime beaucoup pour ses rares talens, m'a assuré que les jeunes gens qui, pendant l'été, sont constamment à se baigner, deviennent alors très-maigres,

d'eaux thermales, doués d'une vertu médicale, et il veut que l'on y jette du sel dès que le malade a sué. Sennert dit que les bains des sources chaudes, dont l'effet est de dessécher, sont fort utiles en employant leurs eaux pour boisson ordinaire. Les bains minéraux tièdes de Balaruc et de Bagnères, de Spa, de Forges, de Rouen, d'Aix-la-Chapelle et d'Acqui, pourraient bien convenir pour la cure de la Polysarcie. Mercurialis conseille les bains chauds d'après l'observation de leurs bons effets chez un médecin de Lucques, nommé Bertholin, qui allait tous les ans déposer sa graisse aux bains d'eaux thermales. Maccasius, (chap. 9), dit que les eaux acidules d'Aix appliquées extérieurement diminuent la graisse. Dans mon court séjour dans cette ville, j'ai eu occasion d'observer sur moi-même, que prises à l'intérieur elles purgent, et diminuent l'embonpoint.

La craie et le vinaigre ont été conseillés

quoiqu'ils soient en hiver pleins d'embonpoint. Il paraît donc prouvé que les eaux de la mer maigrissent ceux qui y passent plusieurs heures du jour.

dans cette maladie. Mais une femme qui était polysarque, (*Ballonius, Pharos medicorum, pag.* 639), ayant pris, par le conseil d'un empirique de la craie et du vinaigre, termina bientôt ses jours par la compression que ces remèdes firent sur le pylore.

Unzerus pense que fendre du bois dans la journée, et se livrer dans la nuit à l'étude de l'algèbre, sont de bons remèdes contre la Polysarcie. On sait combien le coït affaiblit, combien maigrissent ceux qui en abusent, et je ne puis m'empêcher d'en recommander l'usage d'après les bons effets que j'ai observés chez un polysarque. Tout le monde sait qu'un bon coq ne devient jamais gras. Cælius Aurelianus ordonnait le coït avant le dîner, après le bain, voulant que ce même jour on se nourrisse assez mal, qu'on joue à l'escarpolette, que l'eau pure soit la seule boisson, qu'enfin on prenne un vomitif après lequel il permet le soir un peu de vin. Je dois cependant faire observer qu'ordinairement les polysarques ne sont point portés aux plaisirs des femmes, et que dans quelques circonstances

comme j'ai annoncé, on a vu engraisser ceux qui se livrent au coït.

La salivation mercurielle, ou celle qui arrive quelquefois pendant le cours de la petite vérole, ont rendu le corps plus léger de quarante livres; tous les deux ont par fois été utiles dans la cure de la Polysarcie. Borrichius, (A. m. H. v. s. obs. 47), nous apprend que la salivation mercurielle a été pratiquée, et réitérée avec beaucoup de succès. Les éphémérides des curieux de la nature, rapportent des guérisons de polysarques au moyen de la salivation. Borelli, (*Centuria* 2., *Obs.* 11), nous assure qu'une semblable maladie trouva sa guérison dans l'habitude qu'un de ses malades prit de mâcher du tabac. En effet, l'expérience nous apprend que ceux qui mâchent du tabac, sont maigres, surtout dans les pays méridionaux.

Les sels neutres et entr'autres la crême de tartre, et le nitre, ont été recommandés dans cette maladie. Galien conseille à ceux qui veulent maigrir, l'usage répété des purgatifs, et surtout la crême de Tartre. Sennert veut qu'on purge fréquemment avec l'aloës,

le nitre et la mirrhe, qu'on employe les amers, les diurétiques, comme les racines d'asperges, le fenouil et le persil, afin de provoquer les urines, qu'on affaiblisse beaucoup en diminuant en même-temps l'embonpoint. J'ai vu un diabétique qui, dans peu de jours, devint par la seule abondante secrétion des urines, maigre comme un squelette, de gras qu'il était avant sa maladie. Ettmuller et Mercurialis avant moi, ont fait la même remarque.

Tous les acides, excepté le nitrique et le phosphorique, devraient être recommandés comme capables de débiliter le systême, et de provoquer l'absorption de la graisse par l'action des absorbans. Ce que je dis des acides, je ne l'avance que comme une conjecture, parce que je ne les ai point essayés dans la Polysarcie. Je dois faire remarquer que Bellichius a fait usage avantageusement du vinaigre concentré. Sylvius (*Liv.* 5, *pract, chap.* 38, § 6), loue beaucoup le vinaigre, le suc de citron et l'esprit du sel : Doleus ajoute à l'esprit de sel, le safran, le poivre, la moutarde, le gingembre et les boissons copieuses de thé. Le marquis Cerona, gé-

néral espagnol, connu sous le nom de Chiapin Vitellis, qui avait une obésité extraordinaire, guérit de sa maladie en buvant en grande quantité du vinaigre. Lorsqu'il fut devenu maigre, sa peau faisait plusieurs plis autour de son corps. Paracelse se contentait de prescrire contre cette maladie le poivre et le sel d'oseille, qu'on employait comme condiment de tous les mets du malade. Van-Helmont ayant fait faire usage à un polysarque, pendant un mois, de la décoction de racine de kina et de gayac, le vit s'amaigrir considérablement.

Stephanus, médecin de Venise, (*Medecinæ Cosmet.*, *pag.* 462), dit qu'il n'y a pas de meilleur remède contre la Polysarcie, que le vinaigre scillitique, pris à jeun, soit pur, soit avec l'infusion d'absynthe ou de rüe. Mercurialis conseille toutes les substances acides, principalement le vinaigre scillitique, et recommande qu'avec les premières on assaisonne tous les mets. J'ai connu le fils d'un pharmacien qui prenait beaucoup de vinaigre scillitique, et qui de gras qu'il était, devint très-maigre. Plater, (liv. 3

de sa pratique, page 51), nous dit que l'usage fréquent du poivre maigrit.

La misère, lorsqu'elle tourmente les polysarques, est pour eux un remède excellent. Le frère de la dame morte d'érésipèle, était obligée de se faire saigner souvent pour ne pas mourir apoplectique. Sa mauvaise conduite l'ayant rendu malheureux et pauvre, la diète seule le guérit de la Polysarcie. Cælius Aurelianus conseille le vomissement à jeun. Mercurialis conseille de faire vomir les polysarques toutes les fois qu'ils peuvent le faire sans inconvénient. Je suis de son avis si la Polysarcie n'est pas parvenue à son dernier degré; car dans ce cas le vomissement peut exciter une attaque d'apoplexie. La saignée doit être le plus prompt et le plus efficace des remèdes, pour les malades qui ont les premiers avant-coureurs de la synoque grave. On peut la pratiquer chez les polysarques atteints d'autres maladies sthéniques. Cælius Aurelianus la conseille avec l'usage des purgatifs cathartiques et des lavemens. Hippocrate, (*de affectionibus*), veut que l'on verse le sang des personnes grasses d'une main avare, parce que ces personnes sont

disposées aux affections froides ou asthéniques. Sylvius et Doleus regardent la saignée comme d'une nécessité absolue, et devant remplacer les scarifications par les setons, les fonticules, les premières ayant été faites suivant lui, imprudemment chez Lucius, Apronius.

Cullen propose la saignée lorsque la Polysarcie est accompagnée d'une pléthore dangereuse, et qui menace de déterminer des congestions, soit à la tête, soit aux poumons; mais en même-temps il nous fait observer que les personnes grasses ne supportent pas bien la saignée, de manière qu'à moins que les circonstances ne soient absolument impérieuses, il faut toujours éviter d'avoir recours à ce moyen dans l'obésité simple. La même réserve doit être observée dans l'usage des autres évacuations; elle ne peuvent procurer qu'un soulagement imparfait, parce qu'elles vident et affaiblissent le système, et qu'elles peuvent favoriser le retour de la pléthore et de la Polysarcie. Mais Sennert, au contraire, veut que la saignée soit copieuse, et il vante l'avantage des ventouses scarifiées ou sèches,

employant en même-temps les purgatifs. Rufus Ephesius et Galien, recommandent encore les ventouses sèches (1). Zacutus Lusitanus retira le plus grand avantage des sangsues et des ventouses scarifiées, appliquées sur diverses parties du corps pour prévenir l'apoplexie. Ettmuller propose les sangsues et les ventouses à la place de la saignée. Baldassar Timeus, (*casus medicus prim.*, *pag.* 261), guérit de la Polysarcie M. Banner avec les saignées répétées, les purgatifs, la décoction de gayac et de sassafras. Les ventouses scarifiées et les frictions rudes furent aussi employées avec une diète tenue; le malade ne prenant des alimens qu'une fois dans le jour et en assez petite quantité.

(1) Ettmuller est de la même opinion, (page 682), et il recommande le cautère actuel ou potentiel, les fonticules et les petits ulcères, disant que plus ils seront nombreux, mieux ils rempliront l'indication. Il les prescrivait d'après cette considération, que les humeurs qui coulent de ces éxutoires doivent diminuer non-seulement le suc nourricier, mais encore faire fondre la graisse. Timeus, (*liv.* 6, *casus primus*), nous a laissé la méthode de traiter la corpulence par les décoctions des bois de salse-pareille et autres, après avoir pratiqué les saignées nécessaires.

Au vin commun et à celui qu'on extrait des cerises, il substitua la décoction des bois cités édulcorés avec du sucre. L'observation exacte de cette méthode curative, jointe à l'équitation, à l'exercice, le rendirent bientôt capable de vaquer à ses affaires, et le délivrèrent de sa maladie.

Je dis d'après l'autorité d'Hippocrate et de plusieurs auteurs, que les femmes polysarques deviennent rarement fécondes, et si par hasard elles conçoivent, ordinairement elles avortent. J'ai eu occasion de me convaincre de cette vérité, lorsque je fus consulté par une dame polysarque milanaise, qui demeurait ordinairement à Pavie, et qui avait fait sept fausses couches, sans croire que son obésité en était la seule cause. Je la fis saigner quatre fois à quatre différentes époques de sa grossesse; et je cherchai à la maigrir par un régime assez austère; elle accoucha heureusement. Une autre dame de la Ligurie, polysarque au second degré, après avoir fait trois fausses couches, me consulta. Je lui fis connaître que son excessif embonpoint l'empêchait de pouvoir porter à terme ses enfans, et que le seul moyen,

pour donner à sa famille un héritier qu'elle desirait beaucoup, et pour guérir en même-temps la maladie qui commençait à lui être pénible, était de se faire saigner plusieurs fois, de vivre d'une manière frugale, et de faire de l'exercice, (elle était ordinairement oisive). Le préjugé que la saignée procure l'avortement, les opinions de deux médecins contraires à mon avis firent retarder la saignée jusqu'au sixième mois, époque à laquelle elle fut reconnue indispensable par une hémorragie utérine qui survint et qui menaçait de déterminer l'avortement. Trois saignées de quinze onces chacune et trente sangsues en trois diverses occasions appliquées aux tempes pour apaiser en même-temps les douleurs de tête insupportables, un régime peu nourrissant, et un exercice modéré la maigrirent, et elle accoucha à terme d'une fille. Elle est devenue encore deux fois mère depuis. J'ignore si par la suite la milanaise a été aussi heureuse. D'après ces deux observations qui me paraissent assez concluantes, je ne puis trop recommander la saignée, le régime austère et l'exercice modéré aux femmes

qu'un embonpoint excessif rend sujettes à l'avortement; et je suis persuadé que l'autorité d'Hippocrate et de plusieurs écrivains, par rapport à l'avortement des polysarques, sera presque toujours fausse.

Je ne puis passer sous silence l'histoire de Zacharie Schilff, capitaine du prince Crojano à Gülzow, polysarque, qui s'étant, mais en vain, servi de divers remèdes contre la maladie, fut forcé de faire usage des bains chauds, qui sortent des sources de Güllozow, ce qui lui fut fort avantageux. L'usage de ces bains, soutenu pendant un mois et les saignées répétées, le rendirent si léger et si souple, qu'il pouvait librement exercer toutes ses fonctions. Avec le temps la Polysarcie reparut, et il reprit ces bains avec un succès aussi complet, tous les ans et au mois de mai. Ces eaux, au rapport de Timeus, contenaient de l'alun, du nitre et du fer. Il faut avouer que les capitaines et les généraux de nos jours, comme ils sont toujours en activité, deviennent rarement polysarques.

J'ai employé les sangsues appliquées à l'anus pour soulager un polysarque des dif-

ficultés de respirer et des palpitations de cœur, et de plusieurs autres symptômes qui menaçaient de le faire mourir apoplectique.

Le professeur Portal, (Observations sur la nature et sur le traitement de l'apoplexie, pag. 140), ayant eu occasion d'observer combien l'apoplexie est fréquente chez les polysarques, dit : « que le premier moyen de prévenir cette apoplexie, est de diminuer non-seulement la quantité des alimens dont ils usent, mais même d'empêcher qu'ils n'en prennent de trop nourrissans. Hippocrate préserva dans l'Elide Thémocrite de l'apoplexie par une longue abstinence (1). L'exercice est encore un des moyens les plus naturels pour maigrir; en exerçant les membres on diminue leur disposition à l'atonie. Il faut aussi que ceux qu'on veut préserver de l'apoplexie dorment peu; qu'ils usent de quelques diaphorétiques ou des alimens et remèdes excitans, soit liquides, soit solides (2); enfin de tout ce

(1) Epidém., art. 3.

(2) Je ne puis être du sentiment de l'auteur sur l'usage des excitans, car l'expérience m'a fait connaître

qui peut diminuer l'exercice de la circulation des humeurs. Il faut les purger de temps en temps, non-seulement pour évacuer le canal alimentaire des matières excrémentielles, mais encore pour y attirer une portion des humeurs surabondantes par l'irritation qu'on excite ; de plus, parce que rien n'est plus propre à dissiper le sommeil que de réveiller le mouvement de contraction péristaltique et anti-péristaltique, des intestins, comme Haller l'a remarqué et comme les faits physiologiques et pathologiques le prouvent. On pense bien que pour diminuer l'extrême corpulence, je n'ai pas manqué de conseiller les vésicatoires,

que les remèdes nourrissent en même temps qu'ils excitent le systême. J'ai été à même d'éprouver la vertu nourrissante des remèdes excitans, lors de la disette qui régna à Gênes pendant le blocus de cette place. Plusieurs personnes prenaient des remèdes excitans mêlés avec un peu de pain ou avec d'autres alimens, et en éprouvaient un bon effet. Je craignis moi-même de manquer de nourriture dans les derniers huit jours du blocus, et je me soutins avec du kinkina, de l'opium, de la liqueur anodine d'hoffman, etc., joints à un peu de pain et de haricots, et je conservai mon embonpoint ordinaire.

que les malades portaient pendant long-temps en même-temps qu'ils faisaient usage intérieurement de divers remèdes excitans, des anti-scorbutiques (1) surtout, qui sont une espèce de stimulans intérieurs des parties sensibles et irritables, qui activent la circulation et rendent ainsi la graisse plus

(1) Je crois bien que les vésicatoires long-temps entretenus maigrissent les Polysarques par la quantité d'albumine qui émane de ces plaies.

Je pense que l'on doit proscrire les remèdes excitans dans le traitement des Polysarques, qui menacent de terminer leurs jours par l'apoplexie. J'ai assisté au traitement de plusieurs maladies lymphatiques, aqueuses; etc., occasionnées par un état de sthénie, traitées par le professeur Borda de Pavie, et j'ai eu occasion de me convaincre qu'il ne réussissait à donner de l'activité aux absorbans, que par l'usage des remèdes débilitans; considérant la Polysarcie comme une véritable maladie sthénique, ainsi que le croient Weikard, Raggi et plusieurs autres. Je ne puis donc être de l'avis du professeur Portal, par rapport à l'usage des excitans, à moins qu'il ne les conseille pour exciter la synoque qui, comme nous l'avons dit, lorsqu'elle est modérée, maigrit beaucoup les Polysarques; tous les autres moyens conseillés par l'auteur sont le fruit d'une longue pratique et d'une expérience consommée.

fluide; c'est par rapport à cela qu'ils m'ont paru très-efficaces, plusieurs fois comme apéritifs, et d'autres fois comme fondans. Je puis assurer avoir ainsi préservé de l'apoplexie des personnes qui en étaient grandement menacées, et par leur corpulence et par leur origine, et même qui avaient les avant-coureurs de l'apoplexie ».

Je me félicite d'avoir un des premiers employé la saignée de la jugulaire contre la Polysarcie. Je la fis pratiquer chez un milanais extrêmement obèse, et chez lequel plusieurs symptômes faisaient craindre une apoplexie imminente. L'heureux succès que j'ai obtenu m'engage à la recommander à tous les polysarques qui ont le cou court, la respiration gênée et accélérée, la figure rouge, les yeux brillans et alumés, les pouls durs et tendus, les battemens du cœur forts, etc. La saignée de la jugulaire pourra être répétée si les circonstances l'exigent.

La terreur violente excitée chez les polysarques que nous avons cités, et qui s'étaient artificiellement procuré la tympanite, en guérit un des deux, mais il mourut ensuite d'anasarque. Cælius Aurelianus parle

avantageusement des frictions sèches faites avec une étoffe rude et soupoudrée de sable; il veut ensuite qu'on fasse usage des exercices gymnastiques, pour renouveler les frictions de l'huile. Sennert vante aussi beaucoup les frictions. Le célèbre professeur Raggi assure les avoir reconnues avantageuses, après les avoir employées quelques semaines. Forestus, (liv. 31, obs. 10), nous instruit qu'un homme fort gras et replet, mais sujet à la goutte, fut maigri et guéri par les pillules de térébenthine avec le sucre. Je crois que cet amaigrissement a été occasionné plutôt par la goutte survenue, que par l'action affaiblissante de la térébenthine, comme j'ai eu occasion de m'en assurer sur un homme qui, étant devenu goutteux, guérit de la Polysarcie légère sans aucun remède.

A. Lucius Apronius, fils du consul romain, au rapport de Pline, (*lib.* 11, *cap.* 37), fit enlever par la dissection, la couche graisseuse épaisse et dure qui s'était déposée sous la peau. Il y a un deuxième exemple de ce phénomène dans un écrit allemand anonyme, (*Thur. und. Jursil. Htaldn. Saol., pag,* 2), qui

est à son avis le même que celui qui est rapporté par Elias Reisnerus, (Géographie Royale, pag. 275.) Dedon, cinquième comte de Cochlick, nommé le gros à cause de sa corpulence, fit enlever sa graisse par un chirurgien avant de partir pour la guerre de la Pouille avec l'Empereur Henri VI. On raconte une histoire semblable de Sanche-le-Gros, roi d'Espagne, qui ne pouvant vaquer aux affaires à cause de son embonpoint, se fit faire la même opération; mais les historiens d'Espagne, racontent le fait d'une manière très-différente et beaucoup plus croyable. Ils disent: (Roderic Ximenes, archevêque de Tolède, histoire d'Espagne, liv. 5, chap. 80, et L. Marianus, histoire d'Espagne, liv. 8, chapitre 7), que Sanche-le-Gros alla trouver Abderhame, roi des Maures à Cordoue et que les médecins de ce prince lui donnèrent d'une herbe qui dissipa son embonpoint et lui redonna de l'agilité. Quelques-uns se persuadent que cette exténuation fut l'effet du poison, en quoi ils font un anachronisme, et confondent le remède avec le poison qui fut donné à ce roi par Fernand Gondizalve, comte de Castille et dont

il mourut au bout de trois jours, après avoir régné quelques années depuis son amaigrissement.

J'ai essayé la digitale pourprée, comme un des plus grands affaiblissans sur un polysarque; mais elle ne réussit qu'à diminuer, par les nausées qu'elle excita, la voracité du malade, qui se croyait à charge à sa famille, à raison de son excessif appétit.

Zacūtus Luzitanus, (pag. 125), a traité un homme, dont l'embonpoint était tel, qu'il lui permettait à peine de légers mouvemens. Il était obligé de rester toujours assis et ne respirait qu'avec beaucoup de difficulté; craignant que le malade ne mourût suffoqué, ou de quelqu'autre maladie, comme l'apoplexie, les convulsions, la syncope, etc., après avoir tenté tous les remèdes, au grand étonnement des médecins consultans et des parens, Zacutus ordonna de profondes scarifications sur les fesses, les cuisses, le dos, les épaules, les bras et sur les parties génitales; à la suite de l'évacuation abondante de sang qu'elles procurèrent, il fit frictionner fortement tout le corps avec du sel et du vinaigre concentré. Par ce moyen, non seulement il obtint la

sortie de beaucoup de sang, mais encore la liquéfaction d'une grande partie de graisse ayant fait répéter plusieurs fois la même opération, il prescrivit d'appliquer sur les endroits scarifiés, les sang-sues qui sucèrent encore une grande quantité de sang et occasionnèrent en même-temps la fonte de beaucoup de graisse. Le malade maigrit et ayant ensuite fait usage d'alimens secs et peu nourrissans, il recouvra le libre exercice de toutes ses fonctions.

Trincavelius, Professeur de Padoue, (liv. 1, *cons.* 19, page 29), prescrivit à un polysarque d'une grosseur énorme, la diète végétale, et de préférence la laitue, la chicorée, l'endive, les porreaux, la bourrache, le tout assaisonné avec un peu de vinaigre, et rendu agréable par l'addition d'un peu de sucre. Le malade supportant la faim avec beaucoup de peine, il lui accorda pour la satisfaire les substances légumineuses, telles que les haricots, les pois-chiches, le ris, le millet et le panis. Tous les fruits aigres-doux, comme les pommes, les poires, les raisins, les cerises, les pêches et autres semblables, le vin blanc léger, pris en petite

quantité, étaient les alimens qu'il prenait après un exercice qu'il augmentait de jour en jour. Il ordonna que les frictions fussent pratiquées à jeun sur tout le corps avec la main ou avec une pièce de laine, et qu'on lui fît des onctions d'huile. Il recommanda encore les bains, l'équitation, un usage modéré des plaisirs de Vénus et un sommeil aussi court que possible.

Elias, (liv. 9, chap. 13), dit en parlant de Denis Héraclite, fils de Dearcès, qu'une obésité excessive empêchait de respirer, que les médecins furent d'accord de le faire piquer avec des aiguilles pendant qu'il dormait très-profondément, jusqu'à ce qu'il en sentît des douleurs. D'autres écrivains assurent qu'il fut guéri par le moyen de l'application sur toute l'étendue de son corps d'un nombre infini de sang-sues. Mercurialis regarde comme fausses toutes ces assertions, puisque ces seuls moyens, selon lui, sont insuffisans pour guérir la Polysarcie.

Rufus, (*lib.* 14, *continent.*, *tract.* 3, *cap.* 2), guérit un homme dans le troisième degré de Polysarcie avec un électuaire qui était alors en usage pour le traitement des dou-

leurs aux articulations. Cet électuaire était composé de thériaque et de sel de vipère. Mais les frictions sèches répétées plusieurs fois dans la journée, les onctions d'huile, un régime tenu et l'exercice furent les seuls moyens qui le guérirent de l'obésité, puisque le sel de vipère et la thériaque excitant le systême ne pouvaient, en quelque manière, que s'opposer aux effets de la méthode curative débilitante généralement employée.

Mercurialis, (*de decoratione, pag.* 9.), avance qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour guérir la Polysarcie, que de vivre dans une athmosphère chaude et sèche, de rester long-temps auprès du feu, de se promener aux ardeurs du soleil sur les bords de la mer, de dormir le moins possible, et de coucher sur le sol ou sur des planches. Il recommande en même-temps les occupations d'esprit et du corps, et l'usage des plaisirs de Vénus. De plus, il prescrit peu de boisson, l'oxycrat, le vinaigre ou l'eau pure pour boisson ordinaire. Il exige un régime sévère, et ordonne le pain de seigle, les viandes vieilles et salées, les pois-

sous de la même nature. Parmi les viandes peu nourrissantes et capables de guérir l'obésité, il choisit les lièvres et les perdrix. Je crois cependant que les chairs de ces animaux nourrissent à-peu-près comme beaucoup d'autres, et si elles n'engraissent pas, c'est, qu'à cause de leur cherté, il est peu de personnes qui en puissent faire un usage habituel.

Mercurialis conseille tous les fruits acides et austères, et les amandes amères (1). Il défend aux polysarques toutes les substances douces et grasses, surtout les alimens qui ne rassasient jamais la faim. Il nous avertit d'être très-circonspects dans l'administration des remèdes suspects, car il se rappelle avoir lu dans Cardamo, (*Tractatus de plantis*), qu'un roi d'Espagne (2) mourut pour avoir fait usage

(1) C'est avec juste raison que le professeur Borda de Pavie range les amandes amères dans la classe des remèdes contre-stimulans.

(2) Je crois que ce roi est Sanche le gros dont nous avons déjà parlé. Le texte que je rapporte ici tiré d'Epiphane, (page 277), prouve au contraire qu'il guérit par l'usage de cette herbe, appelée Langue d'oiseau. — *Hæc planta fortassis est, quæ op-*

du Cardame ou langue d'oiseau. Le sel de vipère et la thériaque sont, selon lui, très-appropriées. Pour moi je rejette ce dernier comme étant trop excitant. Je suis d'accord avec lui sur l'emploi de la gentiane (1), mais non point sur l'usage de la sandraque et de la gomme laque, qui me paraissent des remèdes tout-à-fait inutiles. Les pilules de tribus et d'aloës jointes aux boissons apéritives sont regardées par lui comme propres à diminuer l'embonpoint. Il recommande d'employer des remèdes pour procurer des règles abon-

timè curatum tradidit Joannis Vaœus inchronicis hispaniarum Sanchium Hispaniæ regem Ramirii filium, et Ordonii Testy patrem, qui a mole aginæ, quæ pregravabatur crassus cognominatus est, hinc tantæ pinguedinis impatiens ad eam levandam nil intentatum relinquisset, ex consilio Carsiæ regis Navarræ ad Abderamen miramolinum, et Cardubæ regem, facta cum eo pace profectus, atque honorificè susceptus inter experimentum medicorum, quorum erat apud Abderamen magna turba virtute ejusdem herbæ curatus est et hæc pro curanda et arcenda obesitate corporis dicta sufficiant.

(2) Les professeurs Borda et Rasori de Pavie, considèrent la gentiane comme un affaiblissant.

dantes aux femmes dont les évacuations naturelles sont trop modérées. La sueur, l'insolation, l'exercice fait pendant de grandes chaleurs, sont les moyens les plus utiles pour diminuer la quantité de la graisse. Mercurialis conseille aux femmes qui veulent diminuer la trop grande quantité de volume de leur gorge, l'application sur la poitrine d'un cataplasme fait avec le blanc d'œuf, le bol d'Arménie et le suc de jusquiame, ou de se serrer fortement la poitrine avec des liens. La compression exercée par des cors de baleine, produisait effectivement le même effet, comme l'a remarqué Rousseau. En Italie, où l'on en a conservé l'usage beaucoup plus long-temps qu'en France, on en voit encore des exemples.

Une jeune demoiselle Toscane, destinée par ses parens à l'état religieux, fut mise dans un couvent vers l'âge de 16 ou 17 ans. Sa tante, supérieure de cette communauté, trouvant que sa gorge était trop développée, lui fit appliquer un busc, au moyen duquel la poitrine se trouvait plus comprimée de jour en jour. Au bout de trois

mois, cette jeune personne, fatiguée par une difficulté de respirer toujours croissante, et des lypotymies fréquentes, éprouva une suppression de règles. Le sein de la jeune novice n'étant pas encore diminué au gré de sa tante, outre les moyens déjà employés, elle y appliqua un cataplasme composé de terre sigillée et d'un peu de chaux, du suc de persil, et de blanc d'œuf, (remède dont se servaient toutes les religieuses, lorsqu'elles voulaient obtenir le même effet,) et dans un mois elle parvint à le flétrir. Les accidens dont j'ai parlé continuant toujours, je fus consulté par cette demoiselle, je lui conseillai de sortir du couvent, d'abandonner l'usage des buscs et des cataplasmes. Dès qu'elle eut suivi mon conseil, son état s'améliora assez promptement; mais son sein, loin de revenir à son premier état, resta absolument flétri; j'essayai pour donner à cette partie une nouvelle existence, divers moyens, mais toujours inutilement: lorsque cette demoiselle fut mariée, les mamelles se développèrent un peu après les premières couches; mais elles ne revinrent jamais à leur état premier.

Rabbi Moyses, (pag. 233, *de curandis morb. partic. ratione*, sect. 8, §. 96), dit qu'il n'y a point de meilleur moyen pour guérir l'obésité, qu'un régime attenuant composé d'ail, d'oignons, de poissons salés, assaisonnés avec du fort vinaigre; il proscrit l'usage des viandes comme étant trop nutritives. Le même auteur veut encore que, pour guérir de la Polysarcie, on s'exerce à supporter la soif, qu'on fasse des exercices violens, qu'on prenne des bains chauds, et qu'on se promène sur les rivages de la mer, en faisant usage d'eau salée.

La rosée recueillie sur des draps a été fort vantée par Plutarque dans ses questions naturelles, (*questio sexta*), pour maigrir les obèses. Il assure avoir vu maigrir des hommes très-replets. Cælius Aurelianus loue beaucoup la rosée de la nuit, bue avant le lever du soleil. Platon pense que la rosée a quelque chose de mordant, capable de consommer la graisse. Pour moi, je la crois purgative, parce que les animaux qui mangent l'herbe qui en est chargé sont atteints de fortes diarrhées. Walther, à la boisson ordinaire du vin, substitue la rosée du mois de mai;

mais on voit combien son ordonnance est superstitieuse, car la vertu de la rosée dans tous les mois de l'année est toujours purgative.

Il est maintenant reconnu que les gouttes de rosée que nous observons sur les feuilles des plantes, le matin, dans certaines saisons, sont l'effet d'une humeur limpide, inodore, qui émane de la plante elle-même, et non pas des vapeurs d'une atmosphère humide qui environne la plante, comme on l'a cru aveuglément jusqu'à ce jour (1). Je ne puis concevoir comment le sav. docteur Richelmi de Menton, (Annales de méd. prat. de Montpellier, mois de mars 1811, page 211), après avoir reconnu que la mortalité des bœufs de la commune de Pigne, n'était que le résultat d'un *appareil inflammatoire de la rate, dépendant de la fatigue que ces animaux avaient fait, du défaut des végétaux succulens, de la disette d'eau, de chaleur étouffante et de l'ardeur excessive de l'été.* Parmi les mesures salutaires, que le doc-

(1) Voyez *li opusculi scelti di Milano, vol.* 2, *pag.* 428.

teur cité adopta pour empêcher le développement de cette maladie épizootique, il défendit aux gardiens de laisser paître le bétail le matin, avant que la rosée soit entièrement dissipée, de peur qu'elle ne contribuât au développement de cette diathèse inflammatoire; tandis qu'il aurait dû prescrire les herbages chargés de rosée, comme un remède purgatif, capable de diminuer la disposition inflammatoire de la maladie; je doute beaucoup que le défaut de végétaux succulens et la fatigue soient des causes capables de produire une maladie inflammatoire, comme le croit l'auteur.

Les polysarques sont ordinairement disposés aux maladies d'excès de vigueur; c'est pour cela que les maladies sthéniques qui les saisissent sont souvent un excellent remède pour les guérir de l'obésité. Mais le praticien éclairé ne doit jamais faire naître ces maladies par des remèdes excitans, puisqu'il ne peut en arrêter à son gré les progrès, qui sont souvent fâcheux par leurs suites.

Galien, (*lib. 1°. in commun., histor.* 134), observe que la synoque, lorsqu'elle attaque les personnes grasses, les fait maigrir, et

il n'est pas éloigné de proposer des remèdes stimulans à l'intérieur et à l'extérieur pour exciter cette fièvre et guérir ainsi la Polysarcie. Il semble cependant, par le rapport de l'histoire d'un polysarque de 40 ans, que sa méthode de traitement était généralement affaiblissante, car s'il est vrai qu'il ait prescrit d'abord le sel de vipère et la thériaque, remèdes excitans, il est aussi vrai qu'il a prescrit un régime très-tenu, avec un exercice violent. D'abord il prépara son malade aux courses en lui faisant pratiquer des frictions sèches et rudes, jusqu'à exciter une rougeur à la peau, qu'il faisait oindre avec une huile, qui servait de dissolvant à un médicament émollient; il répétait ces onctions lorsque le malade revenait de ses courses. Les remèdes dont il se servait furent le concombre sauvage, (remède éminemment purgatif), l'althea, la gentiane, l'aristoloche, la centaurée, remèdes affaiblissans, suivant les nouvelles expériences de MM. les professeurs Borda et Rasori de Pavie.

J. J. Wecker Bos, (*medicinæ utrisque Syntaxes. Basilæ, pag.* 639.), indique en

peu de lignes les moyens de guérir l'obésité. Je vais citer le passage même de l'auteur.

De cura obesorum.

Exercitatione *multa*. . . Frictione *magna cum oleo anethino et sale*. . . . Balnea *ex aqua et sale*. . Insolatione.	utantur obesi.

Cœnam *omnino dimitant, aut capares cum aceto oleo, et sale sumant.*

Cibo utantur extenuante, ut.	Capparibus, ciceribus. Oleribus, et quæ cibo per ventrem descendunt. Pane furfuraco. Piperis frequentioris usu. Vino albo tenui, aceto aqua temperato. Sale multo in cibis. Omni in summa, victu excitante.

On remarque dans ce passage qu'après avoir indiqué un régime et des alimens affaiblissans, l'auteur tombe dans une contradiction manifeste dans sa conclusion, en

disant que toute la nourriture du polysarque doit être excitante. Je doute beaucoup que les moyens conseillés par l'auteur suffisent pour guérir la Polysarcie dans son dernier degré.

Les verges ou la flagellation, au rapport de Dom Christophe de Castille, (man., pag. 21), ont été un remède souverain pour guérir un soldat allemand polysarque, qui fut condamné à cette punition. Des nombreuses plaies qui furent faites s'écoula pendant plusieurs mois une sanie abondante, qui se séchait sur les bords, et qu'on enlevait avec de l'eau chaude pour qu'elle ne fut point suspendue.

J'ai observé que les personnes de l'un ou de l'autre sexe, qui marchent les pieds nuds sont ordinairement maigres; mais qu'elles souffrent des douleurs de dents cruelles, que souvent même elles les perdent; que dans les jeunes femmes les seins se flétrissent. J'ai aussi observé que les polysarques ne sont guères sujets aux maux de dents, et que leur denture est d'une solidité favorable à leur voracité ordinaire. Ces réflexions m'ont fait penser que la marche à pieds nuds pouvait être utile

dans la cure de l'obésité. J'avoue toutefois que je ne l'ai jamais conseillée, de peur que ce conseil ne parût trop singulier, les polysarques étant la plupart des gens riches.

Fernel persuadé que la cause première de l'embonpoint excessif de Dominique Boisdauphin, provenait de la trop grande quantité d'alimens qu'il prenait, et de la secrétion de la bile, lui proposa de diminuer sa nourriture, et en même-temps de provoquer les évacuations alvines par des lavemens. En cas d'insuffisance de ces moyens, il voulait que l'on employât des pillules composées de rhubarbe, aloës, agaric, santale citrine et de canelle préparés avec le sirop de chicorée. Il voulait qu'on répétât ce remède tous les deux ou trois jours, et qu'on le prît deux heures avant le repas. Si je regarde la rhubarbe, l'aloës et ces deux derniers comme purgatifs moins actifs et débilitans par les secrétions qu'ils procurent (1), je reconnais aussi dans l'écorce de cinnamome des vertus excitantes, ce qui fait qu'elle

(1) Lisez les raisons qu'en donne le professeur Rasori dans son ouvrage *Storia della febbre Epidemica di Genova degl' anni* 1799 *et* 1800.

diminue l'effet débilitant des premières. Je dois encore avouer que la méthode curative de Fernel me paraît fort légère, s'il s'agit de la cure d'une grande obésité ; l'auteur lui-même la reconnut insuffisante, puisque chez le Magistrat de Chartres, homme très-corpulent et pléthorique, il conseille un régime réglé, dont le point principal était l'abandon absolu du vin (le malade était buveur), il satisfaisait sa soif en buvant de l'eau aiguisée par un peu de vin blanc; il mangeait de préférence des viandes rôties, arrosées de quelque acide, comme le vinaigre ou le suc de limon. Il regarde la chair des poissons comme bonne, lorsqu'elle est ferme ; toutefois il veut qu'on en use sobrement, et que les jours où l'on en fait usage on soupe avec une crême d'orge. Il défend aux polysarques toutes les choses salées, le poivre et les mets assaisonnés avec les aromatiques, les alimens doux, l'ail, la ciboule, la moutarde et le cresson.

J'ai déjà dit que les chairs de quelque nature qu'elles fussent, étaient toujours très-nourrissantes ; en conséquence il faudrait les exclure du régime des polysarques. Après

les chairs viennent les œufs, après les poissons, le pain. J'ai eu occasion de me convaincre que la chair des poissons possède à un assez haut degré la propriété nutritive, lorsqu'en voyageant sur les côtes maritimes méridionales de la France, j'observai les marins et les pêcheurs, qui ne se nourrissaient que de poissons, le plus souvent cuits dans l'eau sans épiceries; ces hommes sont maigres à raison de leurs fatigues excessives; mais ils jouissent néanmoins de beaucoup d'énergie. Je n'ai jamais vu non plus de femmes aussi fécondes que les épouses de ces pêcheurs, et souvent elles le sont encore au-delà de l'époque ordinairement fixée par la nature; c'est un adage populaire dans ces contrées que le poisson engage à l'amour. Toutefois l'expérience nous a appris que le poivre, les substances âcres, l'ail, la ciboule affaiblissent en général la constitution. Le professeur Borda a fait une série d'expériences-pratiques (auxquelles j'ai en partie assisté, et que je crois aujourd'hui publiées), qui tendent à prouver que plusieurs épiceries que l'on avait regardées, jusqu'à ce moment, comme excitantes, prescrites

isolément dans des maladies avec excès de vigueur, mais sans pléthore, loin d'éviter le système, n'ont agi qu'en l'affaiblissant; il est donc probable que, lorsqu'on aura mieux analysé qu'on ne l'a fait encore, la manière d'agir de beaucoup d'épiceries, que la dépravation de l'homme croit très-nécessaires, et qu'on reconnaîtra les maladies qu'elles produisent, alors on les bannira de nos tables. Un esprit un peu philosophique, peut aussi facilement reconnaître combien nourrissent peu les substances bulbeuses, l'ail, la ciboule; ainsi loin de les proscrire dans la Polysarcie, comme le veut Fernel, il faudrait les prescrire pour la guérir.

Fernel veut qu'on évite l'exercice violent, la chaleur trop vive, la colère, la crainte ou toute espèce de trouble puissant de l'ame. Il est certain que les premières, par une trop grande excitation, peuvent produire une inflammation au malade; quant aux secondes, la colère, la terreur, les affections de l'ame, quoiqu'elles soient généralement débilitantes, quelquefois cependant ne trouvant pas de prédisposition opportune, elles agissent d'une manière opposée, comme

Louis Sartori nous en a offert un exemple manifeste. Frappé de terreur pour avoir assisté à Milan à l'exécution de deux condamnés, il fut pris d'un béribéri sthénique. (Voyez mon Observation sur le béribéri sthénique.) L'auteur cité ajoute que si après une vingtaine de jours de traitement la maladie résiste, on doit, ayant égard au temps, purger le malade, en ouvrant le ventre par un lavement et donnant le lendemain la pulpe de casse, de pruneaux et la rhubarbe ; le troisième jour il veut qu'on ouvre la veine interne du bras gauche (1), et qu'on en fasse couler dix ou douze onces de sang; que les jours suivans on donne une dose de sirop de chicorée et le double d'une décoction de cette même plante ou d'oseille; avec la continuation du régime prescrit, il était persuadé qu'on pouvait faire disparaître non-

(1) Sinibalde, (page 320), pour diminuer la trop grande quantité de graisse chez les femmes, veut qu'on saigne du pied, qu'on applique de larges pessaires, et qu'on provoque les menstrues autant que possible. Il est cependant d'observation que plus le vaisseau est gros, plus l'effet débilitant de la saignée est prompt.

seulement les pulsations violentes, mais encore la Polysarcie. Qu'il me soit permis de faire quelques réflexions sur la méthode curative de Fernel, qui veut qu'on prescrive une médecine dans un temps serein; mais si par hasard le ciel eût été nuageux et pluvieux pendant nombre de jours, Fernel sentant le besoin de prescrire cette médecine, s'en serait-il abstenu? Celui qui suivrait une méthode semblable, qui, pressé par les indications de prescrire un médicament, attendrait un beau temps pour le faire, ne deviendrait-il pas ridicule? Je ne nie pas cependant qu'il faille dans certaines circonstances de telle ou telle saison, être plus ou moins hardi dans ses prescriptions, pour augmenter ou diminuer les doses des médicamens. Que l'on tire le sang du bras gauche, de la médiane ou de la basilique, l'effet de la saignée est toujours le même dans la Polysarcie.

Claudine, professeur de Bologne, (dans son *Empirica ratione*, page 20), propose pour la cure de cette affection, la saignée générale dans les personnes pléthoriques et fortes; plus réservée dans celles qui ne sont

que grasses, parce que celles-ci sont prédisposées aux maladies pituiteuses. Il conseille aux premieres les ventouses scarifiées, aux secondes les sèches. Il avoue qu'il serait éloigné de pratiquer des scarifications, méthode qui fut employée, selon Pline, pour guérir Lucius Appronius. Il employerait encore moins volontiers l'acuponcture, (piqûre par les épingles), dont on s'est servi au rapport d'Elias, pour guérir Denis. Il n'emploierait pas non plus la méthode conseillée par Paul d'Egine de piquer avec des aiguilles les mamelles polysarques des femmes asiatiques. Il se contenterait d'appliquer sur les différentes parties du corps un grand nombre de sang-sues. Il propose les vomitifs à condition qu'après leur effet on observe un régime tempérant; car sans cela l'obésité augmente. Il veut qu'on emploie encore des remèdes évacuans assez doux; il observe que les personnes obèses et musculeuses sont les seules capables de supporter les forts dastriques. Pour ces personnes il indique les pilules du Ruffus composées de nitre, d'aloès, avec les diurétiques et les sudorifiques. Il réprouve l'usage du quinquina, mais il con-

seille les bains dans les eaux thermales, et surtout dans la mer. Il vante beaucoup la poudre suivante : nitre, un demi-gros; alun un scrupul ; myrrhe, encens, écorce de bois d'inde et salse-pareille, de chaque un gros : les onctions d'huile, les frictions, un régime frugal et quelques autres remèdes dont nous avons déjà parlé, complètent le traitement qu'il propose contre la Polysarcie. Toutefois il est aussi tombé dans une erreur commune à d'autres, et il conseille à tort les viandes des vieux animaux, et celles des lièvres, de la perdrix. Voyez ce que j'en ai dit plus haut.

Epiphane assura au prince qui se confia à lui, qu'il n'y avait pas de moyen plus efficace pour guérir de la Polysarcie commençante, que les voyages et le changement de nourriture : le climat qu'il habitait était humide, nébuleux, et ne pouvait lui convenir, puisque, d'après lui, un semblable climat prédispose à la Polysarcie ; il voulut qu'il allât habiter les rivages de la mer, dans quelqu'endroit où il pût recevoir les influences d'un soleil brûlant, ou qu'il restât dans une chambre très-échauffée. Celse

conseille aux obèses qui veulent maigrir, de s'exposer à la chaleur la plus inteuse qu'ils puissent supporter. Epiphane recommande le mouvement, et généralement toute espèce d'exercice, le jeu de boules, le mail et la chasse. Alexandre le Grand disait souvent qu'il ne pourrait vivre un seul jour sans rien faire, et sans avoir exercé son corps à quelque pénible travail. Les Athéniens punissaient sévèrement les oisifs, et les hommes qui mènent une vie sédentaire et efféminée. On lit au 29 de leurs Proverbes, que les oisifs et les poltrons étaient non-seulement inutiles à la patrie, mais même une honte pour elle, que par conséquent il fallait les punir.

Epiphane a conseillé que l'on prît le moins de sommeil possible, parce qu'il rend les polysarques imbécilles; ce qui a fait dire à un grand Poëte :

Stulte quid est somnus, gelidœ nisi mortis imago?

Pline blâme également l'oisiveté, (*lib.* 9, *cap.* 6, *ex.* 12), et fait connaître les avantages de l'activité, en se servant de l'exemple de l'abeille vigilante. Ovide a aussi re-

connu les suites funestes de l'oisiveté au physique et au moral :

Otia nullus amet, nisi sint conjuncta labori,
Nam nimia requiè mortificatur homo.

Et dans le livre *de Ponto* :

Carnis ignavum corrumpit inertia corpus,
Ut capiunt vitium, nisi moveantur aquæ.

Et le même Poëte a dit :

Otia si tollas, pariêre cupidinis arcus.

Epiphane veut qu'on mêle la poudre suivante aux alimens, pour guérir de la Polysarcie; salse-pareille 1. once, poudre de Coriandre, d'anis, de cinamome, de gérofle, de chaque deux gros, de roseau aromatique 1. gros, de poudre de tartre demi-once, sucre, q. s. Comme je regarde tous ces remèdes comme excitans, excepté le tartre, je me crois fondé à les rejeter. Il veut que le pain soit de farine de seigle et salé; suivant lui, le biscuit de mer qui guérit l'hydropisie, doit être aussi adapté à la Polysarcie; mais il est aussi nourrissant que le pain, parce qu'il contient les mêmes prin-

cipes : si les marins sont maigres, et que les hydropiques qui voyagent sur mer, guérissent, on doit l'attribuer à des causes absolument différentes. L'expérience nous apprend que les habitans des Côtes sont maigres; mais c'est à cause des particules salines abondamment répandues dans l'atmosphère. Ces vapeurs agissent d'abord en excitant le système; mais leur action continuelle épuise son excitabilité, et dans les personnes faibles, l'action de ce sel devient débilitante. On sait d'ailleurs que les marins dorment peu, font des exercices continuels, et usent d'alimens salés, causes puissantes qui s'opposent à l'obésité.

Epiphane, guidé par l'autorité de Niccolus, (*sermo* 5, *p.* 25,) conseille les chairs des animaux vieux, des animaux sauvages, comme le lièvre, le chevreuil, le merle, la grive, les passereaux, les chairs salées, celles des pigeons ramiers. Je les désapprouve pour les raisons que j'ai longuement discutées. Il proscrit les œufs, les laitages, ou veut qu'on n'en fasse qu'un usage très-modéré. Parmi les légumes, il n'accorde que les lentilles. On doit, d'après lui, éviter les amandes douces,

les fruits, le pain, les pistaches, le fromage frais, et je pense qu'il vaudrait mieux proscrire le frais et le vieux. Il permet le poisson des rivières qui roulent sur un lit sabloneux, pensant qu'ils sont moins nourrissans que le poisson de mer; il vante l'usage des substances bulbeuses et des herbes suivantes, fenouille, mélisse, absinthe, pimprenelle, menthe, rhue, persil, oignon, roquette, ail et diverses racines. La mélisse et la menthe doivent être rayées du catalogue des plantes débilitantes, parce que l'huile essentielle qu'elles contienent doit être douée d'une vertu excitante. Et si on se bornait à prescrire l'usage de la mélisse et de la menthe aux polysarques comme moyen aphrodisiaque, qui tendrait indistinctement à les maigrir, alors on pourrait adopter son emploi. Epiphane veut que pendant l'hiver on fasse usage de la moutarde, des épinars, des noix et des figues sauvages; qu'on s'observe plus sur le régime, qu'on boive de l'eau, ou fort peu de vin blanc. Il loue l'acidité du vinaigre surtout à jeun, dont on aiguiserait tous les mets. Il veut qu'on emploie encore les raisins secs, les câpres et

le fénouille conservé dans le vinaigre. Pendant l'été il veut qu'on prenne fréquemment des clistères de vinaigre; l'hiver qu'on tienne le ventre libre par le moyen des médicamens : suivant lui le sommeil doit être court et pris sur un lit dur.

Epiphane conseille encore aux polysarques deux saignées ou des ventouses scarifiées si les circonstances l'indiquent mieux; il veut que ces malades se livrent aux plaisirs de l'amour. Il désapprouve hautement la méthode des scarifications pratiquées chez Lucius Appronius, il se borne aux frictions sèches et fronticules des jambes, à l'usage de l'oximel scillitique et à l'usage de divers purgatifs dont l'action me semble opposée entre eux.

Casin, médecin en Arménie, s'est servi avantageusement de l'aristoloche ronde, de la laitue et de la rhubarbe dans le traitement de la Polysarcie. Manardo, (liv. 11, ép. 2), a vanté l'usage soutenu de la plante vulgairement nommée langue d'oiseau. Pline, (*lib.* 24, *cap.* 8.), veut qu'on unisse à cette plante la graine du frêne. Théophraste, (*lib.* 8 *cap.* 17), s'est contenté de prescrire les

semences des siliqueuses, et les feuilles du frêne pulvérisées à la dose d'une drachme chaque, pour amener à l'amaigrissement les personnes grasses. Benedictus Sylvaticus, après avoir conseillé un régime tenu, propose à son polysarque de faire usage des viandes et des poissons salés rôtis, plutôt que bouillis, et aiguisés par le vinaigre. Il est vrai que les viandes salées ne nourrissent pas autant que les fraîches; mais elles fournissent encore un aliment aussi substantiel que toute autre substance non animale; il est encore vrai que les viandes rôties nourrissent plus que les bouillies, ce qui doit engager à les défendre aux polysarques. Le même auteur recommande les frictions sèches et rudes faites avec la poudre d'écorce de fèves, de lupin et d'amandes amères mêlées avec du sel. Si on ôte ce dernier, je crois les autres substances très-inertes. Il veut que le malade n'oublie pas de prendre à diverses fois dans le jour une once d'oximel scillitique. Il propose divers autres moyens pris de la gymnastique et de la pharmacie, dont je ne parlerai pas, parce que j'ai déjà eu occasion de le faire.

Alexandre Petronio, (*De victu Romanorum*, p. 135), qui exerçait à Rome, remarqua que l'eau qui sort d'une fontaine située dans les champs de Salone, plus anciennement de *Tusculane*, à quelque distance de la ville, était assez utile pour diminuer l'embonpoint.

Je ne m'étonne pas de ses vertus, puisque l'analyse chimique apprend qu'elle est surchargée de carbonate de soude, et qu'elle contient un peu de nitre et d'alun; ces sels en débilitant tout l'organisme doivent diminuer la quantité de graisse. Haller, (*Principis art. med., v.* 11, *p.* 420), conseille aux gens obèses les poissons dont la chair est ferme; les oiseaux maigres et sauvages; la chair de lièvre, de chèvre et celle de cochon salées depuis long-temps. Si ces viandes, en raison de la gelatine et de l'albumine, dont elles sont moins chargées, nourrissent moins, on ne peut cependant leur refuser une vertu assez nourrissante pour entretenir la Polysarcie. L'auteur cité donne d'excellens conseils pour guérir de cette maladie; mais malheureusement il n'a pas su les appliquer à la pratique, puisqu'il est mort lui-même au deuxième degré de Polysarcie.

Le polysarque Hermann, dont j'ai déjà parlé, portait de larges caleçons suspendus vers les aisselles à un large gillet. Lorsqu'il mettait des habillemens étroits, il maigrissait; il portait habituellement des souliers très-étroits, et ses pieds étaient assez petits. D'après ces observations, je pense que le bandage compressif appliqué aux extrémités, et des habillemens étroits réussiraient à diminuer et même à guérir la Polysarcie, si cette méthode était accompagnée d'un régime convenable et d'un exercice proportionné à l'état du malade.

Langius, (*pars* 2, pag. 68), propose 1°. toutes les choses qui fatiguent le corps, l'esprit, et qui épuisent leurs facultés. Tels sont, selon lui, l'exercice à cheval, l'escrime, la danse, les fortes émotions de l'ame, les chagrins, l'amour, l'étude, les veilles longtemps prolongées. 2°. Guidé par l'autorité de Panarolli, (*Pentec.* 4, *observ.* 15), l'auteur conseille de se priver de boire et de manger des alimens peu nourrissans, et selon Chattieri, (*Observ.* 31), de se priver entièrement du pain. Il veut en même-temps qu'on fasse usage du mercure doux à une

dose capable de produire une abondante salivation, (Voyez *acta Haffn.*, *observ.* 74). 3°. Il veut que la saignée soit abondante et même répétée, qu'on applique les sang-sues et qu'on fasse les scarifications d'après l'autorité de Zacutus Lusitanus, (*observ. medic. princip. histor.* 3., *observ.* 112); et enfin d'après l'autorité de Chattieri, (*observ.* 13), il propose le vin aigre scillitique. Langius conseille aux médecins de bien ménager l'administration de ce dernier remède, de peur que le malade ne tombe dans des maux plus dangereux, comme la cachexie, l'hydropisie, la toux très-opiniâtre et plusieurs autres maladies.

J'ai dit que les moines mendians et surtout les capucins sont souvent prédisposés à la Polysarcie, sans en avoir pu pour ainsi dire indiquer la raison. Cependant il m'a paru que l'oisiveté dans laquelle ils vivent, un régime de nourriture toujours semblable, et peut-être leur vêtement qui consiste toujours en habits de laine, peuvent être autant de raisons pour engendrer la Polysarcie. Je m'étais proposé depuis longtemps de donner des conseils salutaires

pour rendre cette maladie moins fréquente chez eux ; mais aujourd'hui les moines étant supprimés dans les états de Rome et de Gênes, je ne puis que me féliciter avec ceux qui étaient polysarques, de ce qu'un régime moins réglé, l'activité, leur nouvelle manière de s'habiller, et même chez plusieurs le changement de climat, les guériront de cette maladie, peut-être sans faire usage d'aucun remède.

Il est nécessaire de faire observer que si les fonticules sont d'excellens moyens pour garantir les personnes grasses de plusieurs maladies sthéniques, et même pour les guérir de la Polysarcie ; cependant leur application doit être bornée à quelques circonstances particulières. On ne devrait les appliquer qu'après avoir tenté inutilement tous les moyens que nous avons recommandés pour guérir l'obésité ; car cet émonctoire, une fois établi, il faut toujours l'entretenir ouvert, puisque les plus légères maladies qui surviennent à la suite de la cicatrisation de la plaie, sont considérées par les médecins humoristes comme autant d'effets de cette suppression. J'ai observé dans le midi

de la France un véritable abus des fonticules dans le traitement des dartres, teignes, et autres maladies sthéniques, qui auraient pu guérir avec un régime tenu, refrigerant, avec quelques purgatifs et quelques saignées, ou encore mieux par les moyens indiqués par le professeur Alibert. Combien ai-je vu de demoiselles dont le bras où l'on avait appliqué le fonticule était diminué de moitié de sa grosseur naturelle, et dont plusieurs, pour cette déformation, ont manqué de se marier! Je connais à Paris une demoiselle dont l'embonpoint faisait soupçonner une Polysarcie légère, etc.; pour la guérir d'une toux sèche, et d'une difficulté de respirer, on lui a appliqué un fonticule au bras. La demoiselle a préféré cette application plutôt que diminuer la quantité et la qualité de la nourriture excitante que je lui avais défendue. Elle mange beaucoup, et même elle me dit souvent que le fonticule a augmenté son appétit qui est presque dévorant: mais son bras a déjà diminué de beaucoup depuis six mois.

Je me suis dispensé de mettre au nombre des terminaisons de la Polysarcie, les varices aux extrémités inférieures et les hémorrhoïdes sthéniques, parce que je crois que ces deux maladies peuvent être une complication de la Polysarcie, comme j'ai eu occasion de m'en convaincre chez deux sujets. J'ai observé que des hémorrhoïdes qui répandirent une grande quantité de sang, diminuèrent l'embonpoint d'un homme polysarque au second degré, et loin de les supprimer, je tâchai de les tenir ouvertes, et de les provoquer par les sangsues appliquées à l'anus et par des lavemens convenables. Fortunatus Maurocenus (*Morgagni de sedibus et causis morborum*, *epist.* 39, *édit. de Venise*, *p.* 127), atteint de Polysarcie ventrale, et en même-temps des hémorrhoïdes, au moment que cet écoulement salutaire se supprima, commença à éprouver plusieurs incommodités qui le conduisirent bientôt au tombeau. Cette observation, jointe à l'avantage que l'évacuation hémorrhoïdale produisit chez le polysarque cité, nous engage à les tenir ouvertes. La meilleure méthode pour guérir les varices est celle du

bandage compressif de Bell, que Baynton a préconisé pour les ulcères anciens des jambes. Les remèdes que nous avons proposés pour le traitement de la Polysarcie générale, ne doivent point être négligés lorsqu'il y a complication de varices. Si par hasard, il s'établit des ulcères aux jambes des Polysarques, je conseille au chirurgien de ne point supprimer un écoulement si salutaire. L'enfant dont j'ai déjà parlé, guérit de la Polysarcie par l'abondante évacuation d'une humeur particulière qui s'écoulait des nombreuses plaies de ses cuisses.

Traitement de la Polysarcie locale.

L'ORDRE que je me suis imposé exige que je m'occupe du Traitement de la Polysarcie locale, après avoir parlé de l'universelle. Avicenne qui a été un des premiers à connaître la Polysarcie locale du bras, conseilla la saignée du bras sain. Il veut encore qu'on fasse une étroite ligature sur le haut du membre polysarque, pour que les sucs nutritifs s'y portent en petite quantité, et qu'on donne en même-temps des remèdes raffraîchissans. La médeçine moderne se servirait de quelques moyens conseillés par l'auteur, pour guérir la Polysarcie ; Mais les principes généralement reçus sont bien divers de ceux des anciens. L'auteur cité a eu occasion d'observer la Polysarcie locale des bourses et des testicules. Il nous a laissé l'histoire d'un malade, chez lequel ces parties acquirent une grosseur démésurée, par la quantité de graisse qu'elles contenaient, n'ayant

pas indiqué aucun remède, il paraît qu'il croit cette maladie incurable.

La Polysarcie locale du péricarde, du médiastin, du mezzo colon, du mésentère, doit être traitée par les mêmes moyens que la Polysarcie universelle; mais outre les remèdes et la gymnastique que j'ai conseillé dans l'universelle, on pourrait faire usage du calomelas et des onctions mercurielles comme remèdes absorbans de la graisse; toutefois je propose lepremier remèdes guidé par une méthode rationelle, sans l'avoir jamais indiqué aux polysarques. La compression à l'aide d'un corset a assez bien réussi dans une Polysarcie du tissu cellulaire cutané du bas-ventre chez une dame qui en était affligée depuis long-temps. Mercurialis a été à même d'apprécier combien la compression contribuait à diminuer la Polysarcie locale; aussi conseille-t-il l'application d'un bandage de peau de chien sur les cuisses, pour combattre la Polysarcie de ces parties. Mais que la compression se fasse avec une peau de chat, de renard ou d'autre animal, l'effet est dû à la compression mécanique de cette force compressive, et non

à la peau doué d'une vertu médicinale. Je suis d'avis de bannir les peaux, et de se servir des bandes de linge un peu usée, pour opérer une pression graduelle, et constante sur les parties polysarques.

Les tumeurs graisseuses ou de toute autre nature, qui occupent le jarret ou d'autres parties nobles, et qui exercent leur action sur les vaisseaux sanguins ou sur les nerfs, on doit chercher à les faire suppurer par l'application des remèdes excitans, et par l'exercice de la partie malade. Si on ne réussit pas par ces moyens; on peut se servir du caustique potentiel, ou de l'ouverture faite avec le bistouri pour procurer la sortie de la matière contenue dans le kyste, et le détruire ensuite avec de la thérébentine ou avec l'huile de vitriol. En 1807, il se présenta à la clinique de Pavie un préposé des douanes, qui avait au jarret un steatome, de cinq pouces et quelques lignes de circonférence, et qui gênait les mouvemens de la jambe. Le célèbre professeur Scarpa conseilla au malade beaucoup d'exercice pour exciter une inflammation locale, et par suite l'ouverture du kyste et des tégumens. Au bout de neuf

jours le malade retourna avec sa tumeur un peu ouverte. Le professeur dilata l'ouverture avec le bistouri, et la matière contenue fut évacuée au bout de trois jours. Il remplit le kyste avec de la charpie imbibée d'huile de vitriol et de l'esprit de thérébentine. Le kyste se détacha dans peu de jours par petits lambeaux, et le malade fut parfaitement guéri.

Les stéatomes, athéromes, lipomes et autres espèces de tumeurs que nous avons rapportés à la Polysarcie locale, s'ils occupent la figure, la tête ou le dos suppurent difficilement, quoique traités avec les remèdes les plus excitans. J'ai porté long-temps un athérome à l'angle extérieur de l'œil gauche. Après avoir tenté inutilement tous les remèdes, soit excitans, soit absorbans et le cérat de mercure pendant plusieurs années, comme la tumeur augmentait, je me décidai à l'opération qui fut exécutée avec toute la dextérité possible, par le professeur Bonomi de Gênes, auquel je dois beaucoup de reconnaissance.

Les tumeurs graisseuses qui surviennent entre les glandes et petites lèvres du pu-

dendum, et qui gênent les fonctions de ces parties, demandent ordinairement l'opération.

Riches, gourmands et oisifs, qui vous nourrissez trop bien, et qui abusez des mets les plus exquis et les plus succulents et de liqueurs les plus spiritueuses, et qui dédaignez toute espèce d'exercice, comme si les jambes vous étaient accordées par la nature comme un frivole ornement, n'oubliez pas que la Polysarcie est une suite fréquente de l'oisiveté, de la bonne chère, et souffrez que je rappelle à votre souvenir qu'un des plus anciens législateurs (Lycurgue), défendit à ses concitoyens les grands repas, voulant qu'ils se contentassent d'une vie frugale et simple. Afin que cette ordonnance fut exécutée, il voulut que chaque famille dînât vis-à-vis de l'entrée de sa maison avec la porte ouverte, afin que les pauvres pussent dans le cas de besoin profiter du dîner du riche (1).

Le Docteur Maccary a le dessein de donner la traduction de son ouvrage en

(1) Voyez *la Polizia medica del professor Frank*, *vol.* 1°., *traduzione italiana*.

langue italienne avec des notes. Il ose espérer que ses travaux seront favorablement accueillis dans sa patrie, qui lui a fourni plusieurs observations sur cette maladie, et il sera payé avec usure, si son ouvrage peut contribuer à diminuer la fréquence de la Polysarcie et des fâcheuses terminaisons qui en résultent.

Les médecins qui voudraient bien envoyer à l'auteur, des observations sur la Polysarcie, auraient un exemplaire de sa traduction du présent Ouvrage qui leur parviendrait franc de port, si leurs observations s'élèvent au nombre de trois. Ils sont également priés de les envoyer franc de port à l'adresse suivante :

FIN.

A Monsieur MACCARY, Docteur en Médecine, rue

Cet Ouvrage se vend aussi chez Allut, rue de l'École de Médecine, N.° 6, a Paris.

Les trois Paragraphes suivans doivent être insérés à la page 32, à la fin de la ligne, 8e.

Il n'est pas rare de voir le foie entièrement changé en graisse, comme j'ai pu le vérifier d'après une pièce en cire qui se trouve posée au cabinet de l'Ecole de Médecine de Paris.

Si la Polysarcie dans l'espèce humaine est nuisible, celle que nous produisons artificiellement nous fournit de grands avantages. J'ai déjà fait connaître la manière d'engraisser les cochons avec économie (1), et dans le courant de cet ouvrage, j'indiquerai le moyen d'engraisser les poissons par la castration. Je vais maintenant rappeler la méthode qu'on employe pour engraisser le foie des oies et des canards. Il est connu des cuisiniers et de ceux qui

(1) Voyez mon Mémoire sur la manière de faire la troisième huile d'olive, et inséré dans le bulletin d'Agriculture de Montpellier, du 15 mars 1810.

s'occupent de la pâtisserie, que les oies grasses, si elles sont privées de toute boisson et renfermées dans des endroits très-chauds, maigrissent; mais leur foie devient d'une énorme grosseur : c'est de cette graisse que l'on fait les pâtés de Strasbourg. Les gourmands profiteront sans doute de cette note qui leur appartient exclusivement.

Les reins sont, comme plusieurs autres parties du corps humain, sujets à la Polysarcie locale, et Joannes Schenkius (*Observationes medicinæ rariores*, *pag.* 443), dit avoir trouvé dans les reins des morceaux de graisse dure comme une pierre qui, non-seulement comprimaient les reins, mais encore diminuaient leur grosseur naturelle, et même quelquefois ils étaient changés en graisse.

Ce Paragraphe doit être inséré à la page 54, à la fin de la ligne 25.

Lancisi (*opera omnia in unum congesta.*, vol. 1°., pag. 13), considère comme cause de la mort subite des personnes grasses la trop grande stagnation du sang dans les vaisseaux du cerveau, occasionnée par une obstruction instantanée des membranes des vaisseaux, et de membranes qui tapissent le cerveau ; selon lui alors la mort devient inévitable. L'auteur donna une observation de cette nature dans l'ouvrage cité. Je pense cependant que l'opinion de l'auteur peut mériter quelqu'objection ; 1°. on ne peut pas reconnaître sur le vivant l'obstruction des membranes des vaisseaux, car les personnes obèses sont ordinairement pléthoriques, ont presque toujours les veines et les artères assez dilatées, à moins qu'elles ne soient polysarques au dernier degré; dans ce cas les veines peuvent être comprimées par la graisse, et l'opinion de

l'auteur peut être vraie jusqu'à un certain point. 2°. Comment vérifier chez les personnes vivantes la paralysie des membranes des sinus renfermés dans la tête, où il n'est pas possible de voir qu'après la mort, époque à laquelle toutes ces parties ont perdu toute irritabilité et toute vitalité, etc. Il faut avouer que la mort fréquente des polysarques est plutôt dûe à un épanchement sanguin dans le cerveau, effet de l'apoplexie, qu'à toute autre cause, comme l'a très-bien remarqué le professeur Portal dans son excellent ouvrage sur l'apoplexie.

TABLE
DES
CHAPITRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

On trouve chez les mêmes Libraires indiqués dans cet Ouvrage les Mémoires suivans de l'Auteur.

Médecine.

Essai sur l'Hystérie Sthénique et Asthénique, prix 1 fr. 25 cent., et par la poste 1 fr. 50 cent.

On fait une nouvelle édition du Mémoire et Observations sur la *spinitis*, ou inflammation de la moëlle épinière, insérés dans les Annales cliniques de Montpellier, nº. 16., tome XXII, avril 1810, qui sera augmentée de notes, et d'une histoire bien intéressante de cette cruelle maladie, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 85 cent. par la poste.

Observation sur le Béribéri sthénique, 40 cent., et par la poste 50 cent.

L'aperçu sur la Sinoque pétéchiale sortira dans le mois de septembre. Le prix sera fixé par le nombre de feuilles.

Histoire Naturelle.

Mémoire sur le scorpion (*scorpio occitanus*), qui se trouve sur la montagne de Cette, département de l'Hérault, son venin et usage qu'on pourrait en tirer en médecine; 65 c. et par la poste 80 cent.

Sur quatre nouvelles espèces d'insectes appelés *Papilio amoreux*, *Noctua Galeana*, *noctua Pallavi-*

cini, N. *Mercier.* On grave la planche qui sera enluminée; 1 fr., et par la poste 1 fr. 10 cent.

Observation sur le Bombix pavonia major, qui tend à faire soupçonner que le sentiment du tact de cet insect réside dans ses antennes, et quelques idées sur l'organe de l'odorat en général 30 cent., et par la poste 40 cent.

Sur une nouvelle mine de fer oxidé, reconnue à Casoul-le-Beziers, département de l'Hérault, 30 c. et par la poste 40 cent.

Mémoire sur la fabrication de la troisième huile d'olive, jusqu'alors inconnue dans le midi de la France, nommée vulgairement *lavée* en Ligurie, avec la manière de fumer les oliviers; 30 cent., et 40 cent. par la poste.

Mémoire sur la maladie f..rficulaire du murier; 30 cent. et 40 cent. par la poste.

Mémoire sur la gangrène ..umide du mûrier; 30 cent. et 40 cent. par la poste.

Mémoire sur les moyens qui tendent à perfectionner la manière de moudre les olives, et de faire l'huile dans le midi de la France; 30 cent, et par la poste 40 cent. Ce mémoire est de MM. de Sèrres, professeur à Montpellier et Maccary.

ERRATA.

Page 8, lig. 19 et 25, Platerus, *lisez* Plater.
Page 10, lig. 5 de la note, graves, *lisez* grasses.
Page 13, lig. 2, *effacez le mot* peu.
Page 38, *effacez* la ligne dernière.
Page 39, lig. 26, génitaire, *lisez* génitales.
Page 69, lig, 15, penil, *lisez* penis.
Page 30, lig. 6, au lieu de discendante, *lisez* descendante.
Page 137, lig. 12, Gullozow, *lisez* Gülzow.
Page 170, lig. 3, clistères, *lisez* clystères.

Page 105, Aectius, *lisez* Aetius.
Page 22, Jensens, *lisez* Jansen.
Pages 173 et 174, Catthieri, *lisez* Cattier.
Page 29, Valther, *lisez* Walther.
Pages 21, 26, 28, 70, 85, Boerrhaave, *lisez* Boerhaave.
Page 29, Pechilien, *lisez* Pechiln.
Pag. 33, 56, 57, 71, 134, 137, Timeus, *lisez* Timæcus.
Page 172, Haller, *lisez* Cælius Aurelianus.
Même page, *effacez les cinq dernières lignes.*

C'est bien à tort que le rédacteur du Journal de Médecine, du mois de Septembre 1811, a voulu méconnaître Strada, Faber Archeus, Schrokius, pour Schenkius, auteurs que j'ai cité dans cet Ouvrage. Le lecteur pourra reconnaître la vérité de mes citations en lisant Ettemuler, vol. 2, pag. 476, qui fait mention de Strada. Dolæus, *Encicop. Chirurgica*, tom. 2, pag. 469, parle de Faber Archeus, et Morgagni, vol. 3, pag. 28, édit. de Tissot, cite Schrokius, et non Schenkius.

Le lecteur trouvera des détails très-intéressans sur cette Polysarcie universelle, s'il se donne la peine de consulter le Mémoire de M. Dupuytren, (Journal de Médecine et de Chirurgie, rédigé par MM. les professeurs Corvisart, Leroux, 1806, page 262).